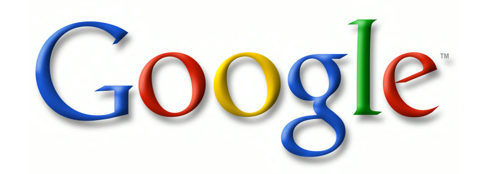
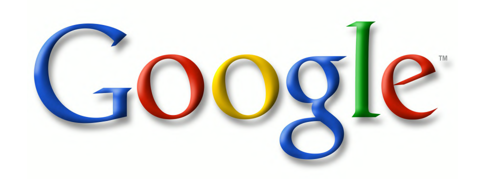
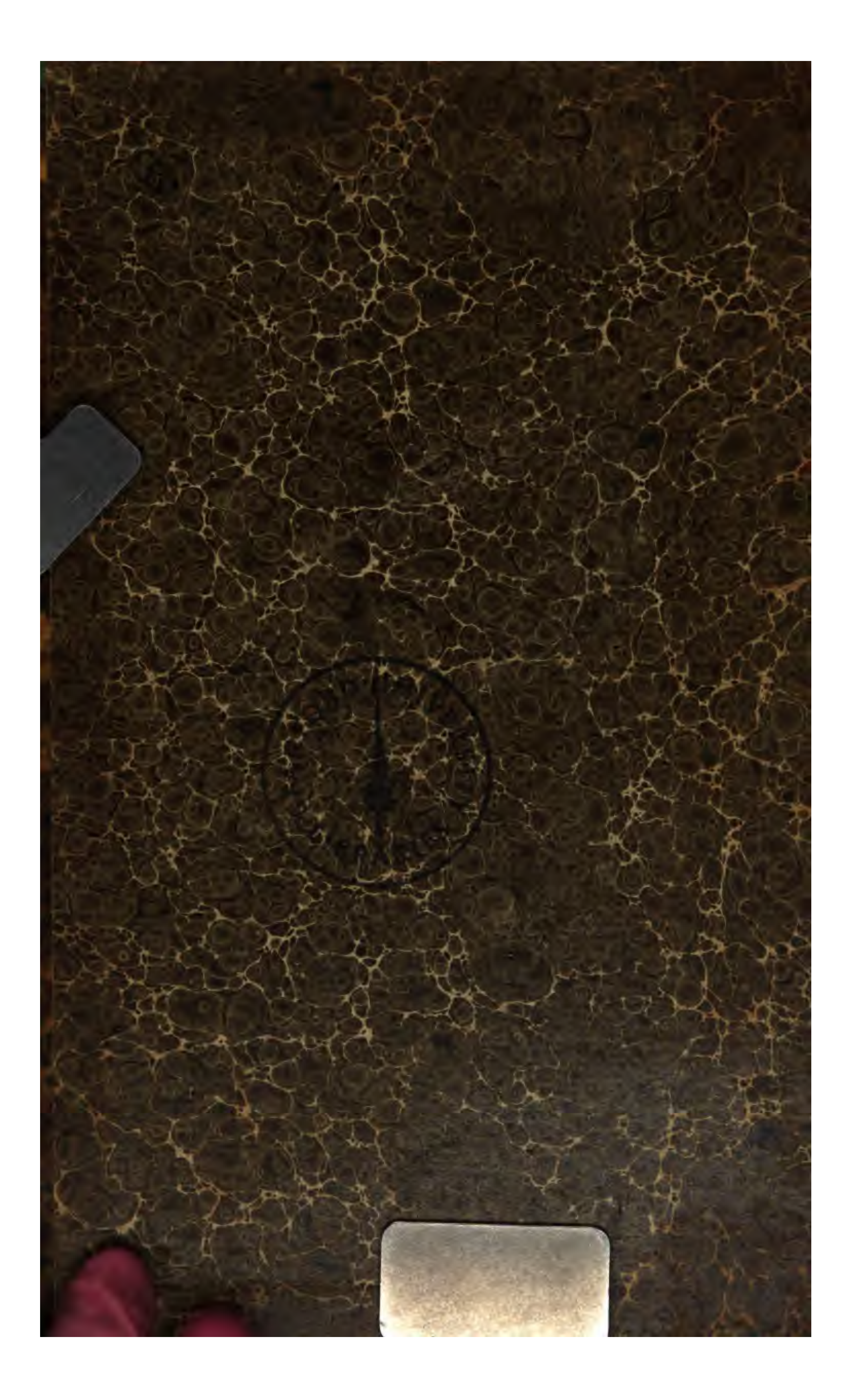










2-50

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

HEURES
DE PRISON

PAR

MADAME LAFARGE

(NÉE MARIE CAPELLE)

II

PARIS
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE
—
1853

LIVRE IV

HEURES
DE PRISON

XIII

M. Pourché ne vient plus seul. Il m'encourageait, il me console; il me parlait confiance, il me parle résignation. La sœur***, qui l'attend sur le seuil de la porte, le regard armé de patience, semble éteindre sa pensée à mesure qu'elle arrive à ses lèvres.

Si j'étais religieuse, c'est-à-dire servante titrée de Jésus-Christ, je ne me croirais obligée d'être forte que contre mes propres douleurs ; j'aurais l'âme haute et le cœur doux... je m'inclinerais devant les crucifiés de la terre comme devant l'emblème infime, mais vivant, du sacrifice divin de mon divin Maître ; j'aimerais les larmes... il a pleuré! j'aimerais la douleur... il a souffert!... j'aimerais les faibles et les calomniés... il a été calomnié, il a été jugé!!

XIV

J'ai eu la visite de M. Lordat, autre médecin de la maison, qui est, m'a-t-on

dit, un des professeurs les plus éminents de la Faculté de Montpellier. Je le crois. Cette tête, taillée à l'antique, le dit.

M. Lordat est un vieillard de noble mine, qui porte ses trophées dans ses rides, et dont l'esprit poétise le savoir. Il est coiffé d'une toque en velours qui le pare comme une couronne. Sa parole est douce, facile, élégante, profonde et toujours gracieuse.

Tout en causant, le savant professeur m'investissait de son regard, interrogeait mon front, mes yeux, et faisait subir à mon pauvre visage un cours complets de physiognomonie. J'aurai décidément une page dans son album.

Moi, sans trop vouloir l'étudier à mon

tour, je l'ai jugé très-habile à lire dans ma tête, pas assez peut-être pour lire dans mon cœur. J'en serais fâchée, car mon cœur est bon; mais ma tête! oh! ma tête! même dans mes jours d'orgueil, je ne suis pas très-sûre qu'elle ne soit pas le revers de l'autre.

Je dois à M. Lordat une heure d'oubli. Je la lui payerai par un long souvenir.

XV

Mademoiselle Grouvelle ne descend plus sur la terrasse, et son volet, comme le mien,

reste clos tout le jour. Je ne saurais dire l'impression que me cause cette fenêtre murée du côté de la vie, cette muette protestation d'une douleur incurable et muette.

J'ai demandé à une religieuse si l'état de la pauvre malade s'était encore aggravé. Elle m'a répondu naïvement : — On le dirait bien à n'en juger que par les yeux ; mais ces femmes politiques, c'est si rusé, qu'il n'y a qu'un seul moyen de n'être pas trompé avec elles, c'est de voir noir ce qu'elle montrent blanc.

— Mais enfin, ma sœur, dit-on toujours qu'elle est folle?

— Si on ne le croit pas, on le dit.

. . . .

Folle!... Je voudrais bien savoir ce que devient l'âme d'un fou... La folie! Qu'est-ce que la folie?... Voilà un duel qui s'engage entre l'âme et la matière; voilà une question que les uns dissèquent le scalpel à la main, que les autres, à mon avis plus sages, étudient aux clartés de la foi.

Place et respect aux savants! Moi, pauvre ignorante, je crois tout simplement que le cerveau est à l'âme ce que le trône est au roi, ce qu'est la corde d'une harpe aux doigts qui la font vibrer.

C'est toujours un désolant mystère que cette fantasmagorie de cadavres galvanisés, qui paraissent ne plus appartenir à l'humanité ni à Dieu, qui existent sans être, parlent sans penser, se meuvent sans agir : sépulcres vides, qui voilent le néant

sous l'apparence de la vie, et ne retiennent de l'homme que les instincts grossiers qui le transforment en brute !

XVI

On m'a enlevé le portrait de ma grand'-mère parce que le cadre en était doré.

Je ne savais pas que la mort aussi dût porter mon deuil.

XVII

Je passe une partie de mes nuits à me promener dans ma chambre. Le mouvement me calme et me repose. Hier, j'ai occupé quelques-unes de mes heures du soir à feuilleter le catalogue des livres du cabinet de lecture. J'ai marqué d'une petite croix les œuvres que je voulais, et pour commencer :

René, cette larme du cœur, dont le génie chrétien a su faire une perle.

Adolphe, ce remords écrit d'un amour

souffert, ce lendemain, cet envers d'une joie humaine.

J'ai demandé encore les *Études historiques* de M. Augustin Thierry, et l'*Histoire de la civilisation de l'Europe*, par M. Guizot. Je veux revoir aussi les œuvres de lord Byron.

Byron!

Je sais tout ce qu'il y a de profondément désolé, de cruellement amer, dans ces sublimes cris d'une grande âme blessée à mort... Je sais que le doute, semblable au vautour acharné de la Fable, rongeait le cœur du moderne Prométhée; je sais qu'il jetait pensées sur pensées dans le gouffre du néant ; je sais que cette fière douleur s'était fait un masque de son scep-

ticisme pour cacher le secret de sa prière et de ses pleurs, je le sais.

Mais j'ai toujours trouvé un enseignement profond dans ce désespoir d'un esprit rebelle, qui se débat contre le sentiment de son essence immortelle, qui, après avoir laissé terrasser en lui l'ange par l'homme, a horreur de sa victoire, se regarde passer et a peur de son ombre comme de l'ombre d'un cadavre, qui veut fuir le ciel de toute l'énergie de ses forces, et sans cesse y revient de toutes les forces de son génie.

Byron nie l'amour, et son cœur ne cesse d'aimer que lorsqu'il cesse de battre. Byron nie le dévouement désintéressé, et il va se faire tuer pour la cause des Grecs. Byron doute de Dieu, et sa pensée de-

mande sans cesse à la nature le secret de la création et le nom du Créateur.

Et puis, quelles leçons dans ces luttes, dans ces déchirements, dans cette agonie de toutes les heures, dans cette lamentable inquiétude de l'esprit, dans cette tourmente de l'âme, durant laquelle Byron, tour à tour provocateur et vaincu, défie l'orage, l'attire, et, foudroyé, se relève plus grand peut-être, mais aussi plus désespéré!

Je n'ai jamais lu Byron sans me jeter à genoux pour demander la foi.

XVIII

Cette nuit, j'ai rêvé Clémentine. Nous causions, nous pleurions ensemble, sur ce qui n'est plus, sur ces jours riants, ces jours aimés de mon adorable Villers-Hellon, sur notre jeunesse si insouciante et si douce, loin de laquelle cependant nous aimons à fuir de tout l'élan de nos pensées, pour aller rêver l'espérance, avec ses magiques reflets, aux plages lointaines de l'avenir.

Alors, nous vivions à moitié nos plus beaux jours, nous n'achevions pas même nos plus vrais sourires. Nous trouvions

notre ciel trop bleu, nos joues trop roses, nos santés trop fortes, notre paix trop calme.

. . . .

L'inconnu nous attirait au delà des montagnes de l'horizon natal, au delà du petit monde heureux du foyer paternel. Rire, rire encore et toujours, quand depuis quinze ans nous n'avions pas fait autre chose, nous semblait joie d'enfant. J'avais lu quelque part : « Que les larmes roulaient comme des perles, que les fronts penchés par la douleur s'inclinaient comme des lis... » Et, pauvres folles! nous portions envie à ces fronts pâles, à ces larmes et à ces douleurs. Nous croyions alors qu'aimer c'était être aimée, que mourir, c'était être pleurée... et nous aimions la mort, et nous rêvions l'amour!

Malheur! malheur! l'homme devrait savoir que, si les étoiles qu'il contemple, debout et le front levé, sont des soleils et des mondes, ces autres étoiles fausses qu'il cherche en se baissant au retour du soir, sont comme ces vers luisants qu'un peu de jour fait pâlir, ou comme ces feux follets qu'allument des tombes, et qu'un souffle d'air pur vient éteindre.

XIX

Le directeur vient de m'envoyer le catalogue de livres que je l'avais prié de remettre à mon cousin. Il faut qu'il s'entende avec le préfet, au sujet de mes lectures, et

en attendant on m'apporte les *Beautés de l'histoire* de je ne sais quel peuple, et un voyage pittoresque en Suisse.

Un voyage pittoresque! c'est-à-dire le récit des impressions produites sur l'esprit d'un voyageur heureux et libre par un rayon de soleil glissant sur une cascade, par un rayon de lune tremblant sur un lac, par une course à travers une forêt de pins, et une halte dans la montagne.

C'est-à-dire de l'air, du soleil, de la liberté, de la vie, pour moi qui meurs étouffée, faute d'un peu d'espace, d'un peu d'air et de soleil. C'est trop cruel! la colère gagne ma plume. Quittons ce pauvre livre. On me l'a peut-être envoyé parce que je suis femme, et qu'il me faut des œuvres à la portée d'une intelligence en jupons.

La science ne fait pas le bonheur, dites-vous. Je le sais, messieurs; mais alors, rendez-moi les saintes joies, les doux labeurs, l'ombre bénie du foyer domestique. Mettez un enfant dans mes bras, un vieux père à mes côtés... Est-ce trop? Donnez-moi des devoirs à aimer, des malades à servir, des pauvres à consoler... Trouvez un but à ma vie, attachez une vertu à mes larmes... et je ferme vos livres, et j'abdique l'étude, et je vous laisse la manne de l'esprit pour le dévouement qui est la vie même du cœur.

XX

Aujourd'hui, en entrant, Adèle m'a dit : « La famille est au complet ; nous sommes tous près de vous, et pas un de nos cœurs ne vous manque. Cherchez. »

J'avais reçu au front le baiser de mon oncle; ma tante et Élisa m'avaient embrassée. Gustave m'avait offert son bouquet; Eugène avait une de mes mains, Adèle l'autre; les enfants jouaient tout bas du sourire et de l'œil, au pied du lit. J'ai regardé la porte; je cherchais qui je pouvais attendre, et je me tournais déjà vers Adèle pour le lui demander, lorsque, mettant un

doigt sur ses lèvres et un autre à sa ceinture, elle m'a montré le coin d'une lettre. Il m'a fallu laisser à ma tante le temps d'engager une longue conversation avec la sœur, et alors Adèle m'a dit :

— Savez-vous à qui ressemble celui de mes frères qui est en Afrique?

— A vous, ma petite sœur.

— Mieux que ça.

— Alors, il a un trait de chacun de vous.

— Bien mieux. Il a la bouche et le front de votre grand-père. Il nous écrit qu'il s'ennuie doublement là-bas, depuis qu'il vous sait ici.

— Ah! ma chère Adèle, je vous soupçonne de faire les honneurs des regrets de votre frère. Il ne me connaît pas?

— Est-ce que nous ne vous aimions pas avant de vous connaître?

J'ai embrassé Adèle et elle m'a raconté doucement à l'oreille que son frère, étant entré à Alger chez un marchand de gravures, y avait trouvé une de ces *calomnies au crayon*, qu'on appelait mon portrait, au moment du procès; qu'il s'était fait apporter sur-le-champ tous ceux qui restaient à vendre, et que, sans dire un mot, il les avait brisés; que, se retournant ensuite vers le marchand stupéfié, il lui avait dit : « Madame Lafarge est ma cousine ; ce portrait est un mensonge, une lâcheté!... Combien vous dois-je? »

Après sa narration, Adèle m'a regardée en souriant.

— Eh bien ! qu'en dites-vous ?

— Eh bien ! Édouard a mieux que les traits de mon grand-père ; il en a le cœur. Depuis que je vous écoute, je sens qu'il y a ici une place vide, et je me vois forcée, ma petite sœur, de partager la vôtre avec lui.

LIVRE V

I

J'ai gardé le lit quelques jours, et j'ai tant souffert, que je ne voulais plus écrire. Pourquoi, me disais-je, prêter une voix à tes ennuis ? Pourquoi énumérer tes larmes ? Si le soleil imprime ses rayons sur la feuille purpurine des roses, la nuit

passe sans laisser de vestiges ; les soupirs pleurent sans éveiller d'échos... N'écris plus ; dors... Non, ma douleur ne m'appartient pas ; elle est à ceux qui l'aiment. Pour qu'ils me pardonnent de mourir trop vite, il faut qu'ils me sentent souffrir.

Je reprends donc ma plume. A quelle ligue, à quelle pensée en étais-je restée ? Je m'en souviens... Ne pouvant élargir les murs qui m'enserrent, je voulais agrandir l'horizon de mes idées ; je voulais m'élever des brumes orageuses qui sont comme l'haleine de la terre à ces régions aérées et sereines, patrie des éternels beaux jours. Je voulais me sauver du désespoir par l'étude. Je voulais lire et relire, méditer et réfléchir en moi ces écrits sublimes, qui viennent d'âge en âge reculer les bornes de l'entendement hu-

main, et faire de l'intelligence de l'homme le splendide reflet de l'intelligence souveraine de Dieu.

Orgueil et folie !... La justice m'a toisée... il ne m'est plus permis de grandir...

M. Chap..., qui devait s'entendre avec l'autorité supérieure pour mes lectures, m'a rapporté de la préfecture un petit index à mon usage : véritable éteignoir qui coifferait de nuit le soleil, qui obscurcirait jusqu'aux étoiles de Dieu.

Pas une œuvre sérieuse, pas un nom connu... Des compilations ou des abrégés, des mélanges de morale, et des manuels d'esprit. Les *Beautés* de Corneille, de Racine et de Molière, c'est-à-dire leurs grâ-

ces fanées et leurs parfums éventés; Fénelon corrigé de son *Télémaque*, Pascal châtié de ses *Provinciales*, Châteaubriand épuré d'*Atala* et de *Rèné*.

. . . .

Ah! mille fois heureuses les victimes que la mort adopte et recueille! le flot qui les abîme les pousse à Dieu. Où vais-je, moi, que le caprice des hommes désespère et affole? Mes yeux se heurtent au vide; le vide éteint ma pensée... Le vide pétrifie mon cœur. Où vais-je?

II

Cette nuit, comme je pleurais, la lune s'est glissée dans ma cellule. Un de ses rayons, tremblotant et nacré, a grimpé de ma chaise sur mon lit, et je l'ai vu danser, sur les losanges bouffies de mon couvre-pied, la sarabande d'automne qui voltige le soir sur la crête des flots.

Il s'est posé ensuite sur le médaillon du portrait de mon père, et le sérieux visage, le visage béni, s'est animé d'un sourire pâle et doux. Mon volet n'étant qu'entrebâillé, j'ai voulu me lever pour ouvrir ma croisée toute grande à la gracieuse fée des

nuits. Malheureusement, on avait laissé mon manteau à la porte, et je suis revenue me coucher, triste et préoccupée de cet oubli, qui n'était peut-être qu'involontaire.

Pourquoi toujours ces défiances et ces craintes? Pourquoi cette habitude de courir sus à la douleur? J'attire l'orage quand je devrais le détourner. Pourquoi ne pas m'endormir confiante sous la garde de Dieu?

III

J'étais folle hier. Est-ce que mes craintes ont jamais calomnié le sort? Mon

manteau n'avait pas été *oublié*, mais volontairement laissé à la porte. Je ne me lèverai plus, ou, quand je me lèverai, ce sera pour revêtir l'uniforme de la maison...

Et l'on prétend que la torture est abolie! Non... Seulement, de brutale, elle est devenue philanthrope. Elle versait le sang; elle fait couler les larmes. Elle broyait les corps, elle broie les cœurs.

IV

Ah! qu'une journée est longue! mais qu'une nuit sans sommeil est plus longue

encore!... Souvent je jette les yeux sur les murs blancs et nus de ma pauvre cellule, et, les voyant rayés de vacillantes ombres, je me souviens de Casimir Delavigne, dont « le cadran sans heures mesure aux damnés des ténèbres sans fin. »

Cette image est magnifique. Il semble qu'avant de l'écrire le grand poëte s'était fait ouvrir une prison pour y prendre la mesure d'un jour.

V

Sœur Mélanie, la gentille sœur dont le regard m'aime, est venue accompagner

Basson à l'heure où elle fait mon lit. Il était tombé dans la matinée une forte pluie mêlée de givre. A peine levée, le froid m'a saisie, et, quoique accroupie sur un petit tabouret au coin du feu, je me suis sentie gagner par un de ces frissons visibles qui marbrent la peau et la gercent en un clin d'œil.

— Vous souffrez du froid? m'a dit sœur Mélanie en venant s'asseoir à mon côté pour prendre mes mains et les réchauffer dans les siennes.

— Un peu, ma sœur.

— C'est affreux cela! Ah! je vous le demande en grâce, soumettez-vous généreusement au nouveau sacrifice qu'on exige de vous.

— Je suis innocente, ma sœur. Tant qu'on ne me rendra pas une voix pour le dire, ne faudra-t-il pas que mes actes le crient?

— Sans doute, a repris sœur Mélanie d'une voix caressante; mais qu'est-ce que la bure, sinon la pourpre des amis de Dieu, la livrée de la croix?

— La bure?... Oui. Aussi n'est-ce pas la robe du pauvre que je repousse; c'est celle du crime.

Sœur Mélanie s'est tue; puis, par un retour charmant de piété miséricordieuse et naïve, elle a passé son bras autour de ma taille, et, attirant ma tête sur son épaule, elle l'a abritée sous les plis pressés de son large voile noir doublé de bleu.

— Vous sentez-vous mieux? m'a dit après un moment la bonne sœur.

— Je suis guérie...

— Dieu fasse que cela dure!

— Oui, une heure, un jour, car vous ne voudriez pas, petite sœur, me ressusciter pour trop longtemps.

— Il faut que nous supportions la vie.

— Est-ce vivre que de tant souffrir?

— Serait-ce vivre que de ne pas pleurer?

. . . .

Un quart d'heure après, quand, le lit fait et la chambre balayée, il a fallu sortir, sœur Mélanie a trempé son mouchoir dans un peu d'eau pour s'en frotter les yeux.

— La trace des larmes s'y voit-elle encore? m'a-t-elle demandé en avançant son pâle et doux visage dans le cercle lumineux projeté par la lampe.

— Non, chère sœur; mais pourquoi cette question?

— Notre chère mère supérieure m'attend à la chapelle...

— Vos larmes vous auraient parée devant Dieu.

— Oui, mais Dieu les verra dans mon cœur aussi bien que dans mes yeux, et, si d'autres savaient que j'ai pleuré ici, je serais grondée...

Je n'ai rien répondu, mais je me suis souvenue de cette touchante parabole de Jésus, enseignant aux docteurs de la loi à quels signes on reconnaît son prochain, et à quelles conditions on l'aime.

VI

Chaque jour maintenant j'ai un accès de fièvre assez fort. Tant mieux ! la fièvre assoupit, et, si ce sommeil n'est pas celui

qui repose, c'est du moins celui qui fait rêver.

VII

M. Pourché m'aura trouvée plus malade, car, après m'avoir examinée quelques instants en silence, il m'a dit d'un ton de bonté brusque et chagrine :

— Qu'est-il donc arrivé? quelle nouvelle mesure vous a donc fait souffrir?

J'ai voulu répondre; mais la pitié me fait peur, et je n'ai pas eu le courage d'a-

vouer que je souffrais du froid faute d'un vêtement pour me couvrir.

Après le départ du docteur, sœur M..., accompagnée d'une autre sœur, est venue m'appliquer des sangsues aux chevilles. L'effet a été instantané, et je me sentais déjà délivrée d'une partie de mon oppression lorsqu'on est venu précipitamment annoncer la visite du préfet.

— Comment faire? s'est écriée sœur M... tout effarée, les sangsues commencent seulement à bien tirer. Avant trois quarts d'heure ou une demi-heure au plus tôt, elles ne seront pas prêtes à tomber.

— Voyez à arranger vite la chose, ma sœur. M. le préfet a paru pressé.

— Ne pourait-on pas laisser les sangsues et envelopper madame dans son manteau? a demandé timidement sœur Mélanie.

— Mais vous n'y pensez pas! s'est écriée sœur sainte L... d'un ton brusque. En vérité, vous nous feriez de belles affaires avec ces messieurs, qui sont décidés à ne pas se compromettre davantage auprès du ministre en laissant éluder ses ordres.

— Excusez-moi, ma sœur; mais je ne pensais qu'à mettre madame en état de recevoir plus vite M. le préfet.

— Il est plus décent qu'il la trouve couchée. Faites tomber vos sangsues.

— Je le ferai, si tel est votre avis, ma

sœur; mais je crains qu'en arrêtant le sang déjà attiré aux chevilles, il ne survienne un engorgement, peut-être même un érésipèle.

— Il en sera ce que Dieu voudra. Notre devoir est d'obéir; et j'ai reçu l'ordre de préparer madame à la venue de M. le préfet.

Pendant tout le temps de ce dialogue, j'étais restée impassible; mais, lorsque j'ai vu sœur Mélanie agenouillée devant moi pour détacher de mon pied les vilaines bêtes qui s'y cramponnaient avec une sorte de rage entêtée et gourmande, lorsque j'ai senti sa main trembler, lorsque j'ai surpris ses yeux se voiler de larmes, je suis sortie de mon apathie, et, la repoussant doucement, je lui ai dit : « Laissez-moi

faire seule, ma sœur. Je ne veux pas que ce soit de vous que me vienne le mal. »

Cinq minutes après j'étais recouchée, et le préfet entrait dans ma cellule avec M. Chap....

— Vous êtes malade, madame? m'a-t-il dit en s'approchant de mon lit. Votre mine pourtant ne l'indiquerait pas. Vous avez des couleurs...

— La fièvre en donne.

— C'est ainsi que je l'entendais... Mais revenons au sujet qui m'amène. Je pars demain pour Paris. Avez-vous quelques réclamations à faire porter aux oreilles du ministre?

Pour toute réponse, j'ai promené mon regard autour de ma chambre vide de ses meubles, et je l'ai arrêté ensuite sur M. Bégé.

— Je vous comprends, m'a-t-il dit; mais les ordres sont formels à cet égard. Il faut vous y soumettre au moins momentanément.

— En est-il de même, monsieur, pour les visites de ma famille?

— Je ne le pense pas. On pourra porter leur nombre à deux. Quant à la présence d'une sœur, madame, votre esprit est de ceux qui savent comprendre que la charité n'est de trop nulle part.

— Ici moins qu'ailleurs, monsieur. Aussi n'est-ce pas des fréquentes visites de la charité que je me plaindrais ; ce serait de ses fréquentes absences.

M. Bégé n'a pas voulu entendre sans doute, car il a repris sa kyrielle de compliments en l'honneur du directeur et des religieuses, et il l'a terminée en me disant de son ton de voix le plus officiel :

— Croyez-le, madame, M. Chap... et ces dames ne peuvent vouloir que votre bien. Confiez-vous à eux et au temps pour éloigner de vous les curiosités malveillantes et les souvenirs imprudents... Travaillez à vous faire oublier... Vous n'avez qu'une seule chance de salut...

— Laquelle, monsieur?

— L'oubli.

— Mieux vaudrait dire la mort.

. . . .

. . . .

L'oubli! Voilà donc le supplice auquel on me condamne! Je suis ici dans les oubliettes de la loi.

Je comprends maintenant pourquoi on efface de mes lettres tout ce qui éveillerait un écho dans la conscience de mes amis; je comprends pourquoi on retranche du catalogue de mes livres toute œuvre assez puissante pour inoculer sa séve à mes pensées; je comprends pourquoi on interpose ces témoins muets, qui refoulent dans

mon cœur les larmes qui tomberaient dans le cœur des miens!... Pour m'oublier plus vite, il faut que ma famille n'apprenne pas à me connaître!... Pour m'oublier plus vite, il faut que mes amis désapprennent de m'aimer!... Le monde s'engoue quelquefois de l'esprit, il faut que mon intelligence s'étiole! le monde a quelquefois pitié des victimes, il faut que mon innocence se renie!... il faut qu'elle meure avant moi...

Ces idées sont horribles... Je souffrais tant déjà! pourquoi les imposer comme une nouvelle torture à mes heures désolées!... La mort ramène à Dieu, la douleur en rapproche;... mais l'oubli, n'est-ce pas le néant?... Quand l'homme n'est plus aimé et qu'il n'aime plus, est-il bien sûr qu'il vive encore?... Le cœur, veuf d'a-

mour, n'est-il pas athée comme l'âme veuve de foi?...

VIII

Les piqûres de mes sangsues se sont envenimées et l'enflure a gagné avec une rapidité extrême. Je me sens beaucoup plus oppressée. Je ne voudrais pas le dire cependant à M. Pourché : sœur Mélanie est infirmière, et ce serait elle peut-être qu'il gronderait.

. . . .

Je n'ai rien avoué au bon docteur, mais

il a tout compris, et, sa tournée terminée, il est revenu seul s'asseoir à mon chevet.

— Je viens de m'entendre avec le directeur, m'a-t-il dit en me serrant affectueusement la main, et désormais je serai seul juge de l'opportunité de la présence de la sœur pendant mes visites. Ma loi, à moi, c'est de guérir mes malades, et je veux qu'on respecte mes droits comme je respecte ceux d'autrui.

— Que vous êtes bon, et que je suis reconnaissante!

— Reconnaissante?... pas assez. Pourquoi m'avoir laissé ignorer l'ordre qui vous enlevait votre manteau?

— Je craignais de vous brouiller avec le règlement.

— Le règlement fait ses affaires et moi les miennes. Suis-je, oui ou non, votre médecin et votre ami?

— Vous êtes pour moi une Providence.

— Eh bien! laissez-moi user de mes droits... Que jetez-vous sur vos épaules quand vous vous levez ou que vous vous mettez sur votre séant pour travailler ou lire?

— Rien, docteur. On ne ma laissé que des mantelets de percale comme celui-ci.

— A merveille, et depuis un mois vous souffrez du froid?

— Un peu.... c'est-à-dire, oui, beaucoup.

— Je m'en étais douté. De là cette fièvre presque continue, ces palpitations, ces graves désordres dans votre santé... Allons, allons, a repris l'excellent docteur en tirant de sa poche une longue chemise de laine blanche, allons, je vois qu'il faut agir en tyran. Cette robe, que vous passerez sous vos vêtements pour ne plus la quitter, est un antidote certain contre les pleurésies et les gastrites. Le médecin vous ordonne de la porter et l'ami vous en prie.

— J'obéirai au médecin et je deviendrai avec joie l'obligée de l'ami.

— Voilà une bonne parole. Est-elle dite une fois pour toutes?

— Mes larmes vous répondent pour moi.

. . . .

Lorsque sœur Mélanie est venue frictionner l'enflure de mes pieds, j'ai relevé la manche visible de mon mantelet de nuit pour lui monter la manche invisible, toute douillette et velue, de ma robe de dessous. Elle a souri; mais, portant aussitôt son doigt sur ses lèvres, elle m'a dit :

— Cachez vite. Mon cœur a vu, et, si mes yeux voyaient à leur tour, ne savez-vous pas que mes lèvres seraient forcées de parler?

IX

Aujourd'hui, dimanche, les offices ont duré plus longtemps que de coutume, et ma famille, en arrivant, a trouvé ma porte verrouillée.

Ma tante n'était jamais venue que précédée par une religieuse. Elle a cru que je m'étais enfermée en dedans, et m'a crié par le trou de la serrure :

— Ouvrez, Marie, ouvrez. C'est Adèle, c'est moi. Le gardien nous a dit que nous trouverions la sœur au second. Elle n'y était pas. Ouvrez vite pour que nous ayons

le bonheur de vous embrasser une fois sans témoin.

— Mais, ma chère tante, ai-je crié à mon tour, je ne puis pas ouvrir. Je suis enfermée.

— Et s'il arrivait que vous vous sentiez plus mal, si un évanouissement survenait, que feriez-vous?

— Je souffrirais jusqu'à ce que le hasard amenât quelqu'un.

— Mon Dieu!... et moi qui étais tranquille! Vient-on du moins souvent voir s'il vous manque quelque chose?

— On vient deux fois par jour.

— Deux fois seulement ?

— Tais-toi, maman, a dit ma cousine à voix basse. Si on t'entendait, on nous empêcherait de revenir dimanche.

— Je ne crie pas.... Mais quel souci sera le mien, maintenant que je l'aurai sans cesse devant les yeux, toute seule et délaissée sur son lit de douleur. Ah! ma fille, pourquoi l'avons-nous connue!

— Ne dis pas cela, maman, a repris Adéle d'un ton de reproche. Je me trouve plus heureuse de souffrir avec notre pauvre Marie que d'être contente sans elle.

Une sœur est venue enfin nous ouvrir. Mais tout le reste de la visite n'a guère été qu'un muet échange de larmes. Nous sen-

tions cependant que nous ne nous étions jamais tant aimées, et, en me quittant, ma tante, pour la première fois, m'a appelée sa fille...

X

Je viens de trouver une lettre sous mon oreiller. C'est ma bonne tante sans doute qui l'y aura glissée... Voyons l'adresse... un de mes plus chers amis l'a écrite. Ouvrons vite.... quelle lettre! et pourquoi l'ai-je ouverte? Elle m'apprend que M. ... quitte Tulle pour aller se fixer à Paris.

. . . .

De Montpellier à Paris, il y a la même distance à peu près que de Montpellier à Tulle... Oui, mais entre Paris et Montpellier, il y a le monde.

XI

Je souffre! le découragement me gagne. J'ai peur de céder à cette torpeur accablante qui saisit le pauvre voyageur égaré au milieu des neiges. Comme lui, je voudrais dormir, et, comme lui cependant, je sais qu'alors on ne s'éveille plus... Mais il n'a, lui, que sa vie à défendre, et j'ai à défendre ma raison... Il peut mourir sans regret et sans honte... et je ne peux mou-

rir sans condamner au néant de ma tombe mon innocence et mon honneur, la vérité qui appartient à Dieu, et le nom que je tiens de mon père... Serais-je devenue lâche? Non... et cependant je voudrais dormir...

XII

Les amis qui s'étaient partagé mon infortune reprennent sans moi le chemin de la vie. Les uns, pour se distraire du souvenir, ont les labeurs incessants de l'étude, les préoccupations fiévreuses de l'ambition, une carrière à suivre, un but à atteindre. Les autres, pour se consoler

de l'absence, ont les sollicitudes absorbantes de la famille, ses devoirs, ses deuils ou ses joies, les stations *à deux* près d'une tombe, les causeries *à deux* près d'un berceau. Toutes ces existences, un moment détournées de leur voie, y sont rentrées. Tous les cercles, élargis un instant, se sont fermés... et nulle part ma place n'est restée vide... Chaque jour, je me sens plus près de mes morts, et, chaque jour aussi, je me sens plus loin de mes amis absents.

. . .

J'avais promis à M. de Tourdonnet de fixer chaque soir pour lui sur mon journal les impressions de ma journée. Je regrette de manquer à ma promesse; mais s'il y a cent façons de souffrir, il n'y a qu'un mot pour le dire : « Je souffre. »

Sur sept jours dont se compose la semaine, il en est un seul dont j'ai retenu le nom : le dimanche. Le reste du temps, je dors quand le sommeil me vient; je pleure quand Dieu m'envoie des larmes ; je rêve ce que je n'ai plus la force de penser.

A part la visite du bon docteur, qui dure cinq minutes, et les deux visites de la religieuse, qui vient, accompagnée de Basson, m'apporter une tasse de chocolat à midi et une tasse de lait le soir, je ne vois que la supérieure en passant deux ou trois fois la semaine, et le directeur plus rarement.

J'avais essayé de faire un peu de tapisserie ; mais j'ai peine à me tenir longtemps assise sur mon lit, et depuis que mon index m'a été signifié, je n'ai plus demandé

de livres. Cette séquestration de ma pensée, cet isolement de tout ce qui pourrait la fortifier ou la grandir, ces mesures cruelles qui tendent à faire de moi une paria dans la patrie des intelligences, ces chaînes qu'on fait peser sur mon âme, me sont mille fois plus lourdes que celles qui n'entravaient que ma liberté et ne meurtrissaient que ma chair.

L'égalité devant la loi ne devrait-elle pas être l'égalité devant la souffrance? Là-bas, ces femmes auxquelles on voudrait m'assimiler apprennent à lire, à écrire, à compter. On leur donne un état; on les instruit de leurs devoirs; on s'essaye sans relâche à les sauver du double écueil de leur ignorance et de leurs vices. Loin de rétrécir leur horizon moral, on l'agrandit;

loin d'éteindre leur pensée, on la rallume, on l'épure...

Et moi, captive comme elles, on me mesure l'instruction comme on me mesure le soleil. Après m'avoir dépossédée de tout ce que je tenais du monde, on veut me déposséder encore de tout ce qui me vient de Dieu. On mutile mon intelligence; on la soumet à la pression de je ne sais quel règlement pneumatique, qui fait le vide autour d'elle, et qui me rendra folle après m'avoir rendue stupide.

Dieu seul cependant s'était réservé le droit d'infliger à sa créature la peine de la folie comme la peine de la mort. Il voulait que l'*irréparable* fût l'attribut de l'*infaillible*, et la croix du Christ, qui se dresse encore sur son Calvaire, dit au

monde aveuglé : « Regarde, et souviens-toi que tu croyais faire acte de justice le jour où tu as tué le verbe de ton Dieu. »

XIII

J'ai fait demander au directeur de me laisser seule une heure avec mon oncle. Le règlement lui a défendu de m'accorder cette grâce. C'est cruel ! Il me semblait que je serais sauvée si je pouvais verser le trop-plein de mon cœur dans le cœur de mon oncle. Il me semblait que je reverrais clair en moi, si je pouvais lui confier les doutes, les angoisses et les désespoirs

qui agitent mon esprit du flux et reflux de leurs incessants orages.

Depuis que je souffre, je sens que la religion, dont on ne m'a guère enseigné que la lettre morte, est lumière, amour et vie. Je sens que le ciel et la terre, tout ce qui respire, comme tout ce qui est, révèlent à l'homme, en caractères vivants, l'incommensurable amour de son Créateur. Je le sens. Je le crois. Mais je ne sais pas faire acte de croyance... Je ne sais prier, hélas ! qu'avec des mots. Si je distingue l'Orient de l'Occident du ciel, si je sais de quel côté le soleil se lève, mon âme attend encore la venue du jour.

. . . . , ...

La supérieure m'a demandé si je vou-

lais *voir* l'aumônier. J'allais répondre que je le *verrais* avec plaisir, lorsqu'elle m'a fermé la bouche en ajoutant que cela ferait un excellent effet dans la maison... L'âme a sa pudeur comme le cœur.

XIV

C'est à l'horloge de Villers-Hellon qu'a sonné l'heure impatiemment attendue de mes quinze ans.

Ma mère y avait passé l'hiver dans une solitude absolue ; et comme à la campagne l'hiver n'est animé que par l'attente du

printemps, chaque après-midi, accompagnée d'une de mes vieilles *mies*, je m'en allais en plein champ interroger l'herbe et le bourgeon, l'insecte et le nuage, sur le retour plus ou moins prochain de l'avrilée et des beaux jours.

La nature, pour ceux qui l'aiment et qui savent l'étudier, a des oracles bien autrement sûrs, bien autrement aimables, que ces prédictions d'almanach écloses en décembre sous la barbe constellée du vieux Mathieu Laensberg, Liégeois.

Quand la dernière neige est tombée, quand la terre dénoue sa ceinture de givre, tout ce qui dort se réveille pour prophétiser le soleil ; l'azur du ciel s'attiédit et s'éclaire. Entre les feuilles mortes commence à surgir l'herbe fluette, balançant

à sa cime mille gouttelettes de rosée doublées d'or. Des troupes de moineaux francs s'abattent dans les chaumes ; des bandes de pinçons se poursuivent dans les taillis. C'est alors que, sur la lisière des blés, on voit Jean-Lapin se gratter la moustache, et qu'au fond du ravin la violette hâtive secoue sa cloche brune, pour sonner, dirait-on, les matines du printemps.

L'itinéraire de nos promenades ne variait jamais. Après avoir monté l'avenue du château, nous prenions à gauche un petit sentier qui longeait çà et là des prés et des garennes, et allait aboutir à un rond-point appelé le carrefour du Clos-Jacquin.

Au delà du carrefour, deux ruelles se

croisaient dans des directions opposées. La première, encaissée entre deux talus tendus de ronces, de lierres et de houx sauvages, descendait au presbytère, dont l'humble parvis était presque toujours encombré de pauvres femmes, de vieillards et d'enfants. La seconde, qui serpentait à mi-côte, était bordée de haies vives et sablée de fin gravier. Le soleil y luisait à toute heure du jour, la pluie y séchait vite, le vent ne s'y engouffrait jamais. Ses courbes onduleuses et douces invitaient à la marche, et de dix en dix pas un accident de terrain, élargissant l'horizon, ajoutait tour à tour au panorama charmant du paysage un pan de forêt, la toiture rustique d'une ferme, le clocher d'un village, la tourelle ardoisée d'un château.

Un jour que le soleil, après une matinée pluvieuse, empourprait les nuages, comme náguère je le voyais ici les empourprer le soir, j'obtins de ma mère le don d'une de mes heures d'étude, pour en avoir une de plus à ma chère promenade de midi, qui n'avait commencé qu'à deux. L'averse avait détrempé les chemins. Les brises folles qui s'élèvent aux approches du soir, en voletant dans les feuilles nouvelles, semaient la pluie sur la tête des piétons. A chaque goutte d'eau ma vieille *mie* criait à l'esquinancie, à la fluxion, au catarrhe: ses pieds se mouillaient aussi, et déjà elle se sentait un rhume aux talons. Elle prit le parti de s'adosser contre une meule, d'où elle pouvait me suivre de l'œil, et elle me laissa seule continuer ma promenade.

Notre vie a des souvenirs qui reçoivent

leur relief des grandes ombres qu'y projettent ses phases. Ces souvenirs n'étonnent d'abord que les yeux ; plus tard ils frappent l'imagination et commandent à la pensée.

Il y a bien loin, hélas!... bien loin d'ici à la patrie de mes quinze ans... bien loin de mon berceau à ma tombe! Cependant chaque détail de la scène que je vais raconter m'apparaît aussi clair, aussi distinct que si je la revoyais encore.

Ma mie installée à sa meule, j'étais rentrée dans la petite laie des garennes. J'allais, je venais ; je faisais presque autant de pauses que de pas. J'aurais voulu contempler une à une les mille petites merveilles qui éclataient à mes regards. Ma course menaçait de s'éterniser, quand,

dépassant un dernier coude du sentier pour arriver enfin au carrefour, je le vis envahi par une famille de mendiants bohémiens... Je m'arrêtai d'abord ; puis j'avançai un peu... Oh ! ce tableau que cent fois j'ai revu en rêve sera toujours présent à mon souvenir...

A l'entrée du chemin creux, et d'un talus à l'autre, une natte bariolée avait été tendue. Des ronces nouées par un jonc servaient d'arc-boutant à la voûte, et le poids du tapis, faisant plier les tiges, imprimait à cette tente un balancement régulier et doux. A droite, trois garçonnets dormaient, enroulés les uns contre les autres, comme une nichée de louveteaux. A gauche, au milieu d'un fouillis de guenilles de toutes couleurs, une mère jeune encore allaitait deux enfants bizarrement

langés. Une fillette de mon âge, accroupie sur ses talons, tressait ses cheveux en chantant; une autre femme glanait du bois sec dans les saules, et, en arrière, un homme ravivait le feu sous un chaudron de cuivre porté sur trois pieux.

Tandis que je restais interdite et quelque peu effrayée de la rencontre, les *bohèmes* ne semblaient même pas s'apercevoir de ma venue. Ils étaient là comme chez eux, avec le ciel pour toit, et le monde entier pour patrie. A mon tour je me sentais pour eux d'une race étrangère, et mon cœur ne leur disait pas « mes frères, » comme il l'aurait dit à d'autres malheureux.

J'ai peur de ces débris de nations qui se survivent ainsi à travers les siècles.

Sont-ils bénis ou réprouvés? gagnent-ils le droit de se reconstituer encore, ou sont-ils condamnés à s'éteindre dans la dégradation et l'oubli?

Pour rejoindre ma mie par la ruelle à mi-côte que nous prenions chaque jour, je n'avais qu'à traverser le haut du carrefour Jacquin, et à laisser la tribu bohémienne à ma gauche. C'est à quoi je me décidai en pressant le pas.

J'avais déjà atteint la jolie allée, quand une vieille femme, que je n'avais pas encore aperçue, vint à moi, et, portant brusquement sa main à ma mante, me saisissant le bras d'un geste impératif, elle s'écria d'un ton d'inspirée :

— Quand le père ne chante plus sur le

rebord du nid, dans le nid la couvée souffre et s'alanguit... Le premier deuil est comme la première neige : bien d'autres le suivent... Entre le premier jour d'hiver et le dernier, qu'y a-t-il?...

La vieille s'arrêta, m'interrogeant de toute la fixité de ses grands yeux caves et noirs... J'étais glacée... Elle reprit :

— Oui, qu'y a-t-il? Il y a des jours qui ne sont ni des jours de printemps, ni des jours d'automne... Ce qui commence, s'achève... Hiver dur, moisson mûre... malheur long, haut renom...

Sans rien comprendre à ces phrases paraboliques, elles m'effrayaient; mon cœur battait lourd, comme dans la suite je

l'ai senti battre aux approches des grandes douleurs.

La sibylle tenait une baguette de noisetier, dépouillée de son écorce, à l'exception d'une bande qui s'y enroulait en forme de serpent.

Au moment où j'essayais de m'enfuir, elle me prit par la main, l'ouvrit grande au soleil, en suivit les lignes du bout de son bâton, et, sans daigner s'apercevoir de mon trouble, elle continua ainsi :

— Le soleil ne se couche pas où il se lève... Si la ligne de vie est longue, à deux endroits je la vois tranchée comme par la serpette du trépas.

Je repris un peu de courage, et je dis :

— La ligne de vie est longue; est-ce à dire que je vivrai longtemps?

— Les chemins plantés de croix vont loin.

— O mon Dieu!... me faudra-t-il quitter la France?

— Il n'y a pas loin de fortune à misère, de bonheur à désespoir... Après les chaînes d'or, les chaînes de fer... où la prison commence, la patrie finit.

— Laissez-moi, m'écriai-je épouvantée, c'est assez... vous parlez comme Cagliostro... par pitié, laissez-moi.

La bohémienne ne parut pas même m'entendre, et regarda ma main plus attentivement encore.

— Longue vie, longs orages... Lignes de vie et de mort, courant parallèlement, l'une au bonheur, l'autre au néant...

— Vivrai-je au moins jusqu'à trente ans?

— Les enfants, dans leurs désirs, y voient aussi clair que les fous. Ils aiment tous la jeunesse, et cependant écoutez bien : soleil d'été mûrit la foudre — Soleil d'automne mûrit les fruits.

Ma frayeur redoublait. Je voulais retenir mes larmes; elles éclatèrent en sanglots.

Ma douleur parut un compliment pour la vieille Gypsy. Adoucissant alors son regard fauve et sa voix métallique, elle se

mit à chanter quelques couplets rhythmés dans une langue étrangère; puis elle fit tourner sa baguette sur ma main, et, coupant une petite branche de la haie, elle me la présenta en disant :

— Les épines fleurissent... courage... le malheur fleurira aussi. . . . . .

. . . .

La haute raison de ma mère m'intimidait. Je n'osai lui confier mon aventure. Ce fut dans le cœur de mon grand-père que je courus en deposer le récit.

Le bien-aimé vieillard se mit à rire, et, par de douces caresses, calma mes frayeurs.

— Bien sûr au moins, grand-père, lui dis-je en le couvrant de baisers, vous ne

me croyez pas condamnée à des malheurs épouvantables?

— Non, ma fille, et, si tu le permets, je continuerai de voir une enfant gâtée, plutôt qu'une victime. Rassure-toi; j'ai été heureux; ta grand'mère a été heureuse; ta mère et tes tantes ont assez de bonheur aussi pour en répandre autour d'elles. Quels malheurs aurais-tu donc à craindre, à part les deuils inévitables de la vie et ces petits chagrins que se rêvent les jeunes filles, pour se donner le plaisir de pleurer? Sais-tu ce que c'est que cette vieille sorcière! Elle voyait le château à dix pas d'elle, et, ta main dans sa main, elle a voulu recommencer les prédictions de Cazotte. Elle t'a traitée en grande dame d'autrefois, sans se douter qu'en ta qualité de

bourgeoise d'aujourd'hui, tu n'as pas de révolutions à redouter.

— Et ces orages, ces croix, ces épines, qu'est-ce que cela veut dire?

— Ces croix et ces épines demandent du pain et un abri. Voilà tout. Je vais envoyer à souper à la rusée sibylle, et lui faire ouvrir une grange... et demain elle aura trouvé un oracle qui te promettra la richesse, la puissance et la félicité.

Les paroles de mon grand-père me parurent plus sensées que les sentences de la Bohémienne. J'y crus; seulement, comme j'avais quinze ans et de l'imagination, je piquai la branche d'épines sur le premier feuillet de mon album, et j'écrivis dessous

un vers admirable de Schiller dont je ne me souviens plus.

Plus tard, la petite branche et l'album ont reposé six mois sur ma table à écrire du Glandier... Plus tard, hélas! album et oracle ont été vendus à la criée avec mes pauvres dépouilles, au profit de je ne sais qui. .

. . . .

Tout ce que les hommes ont pu me prendre, ils me l'ont pris... Silence!!! Celui qui fait fleurir la branche d'épines peut faire fleurir aussi la verge du malheur...

XV

Ce soir, comme Basson ouvrait la fenêtre pour renouveler un moment l'air de ma cellule, un moineau frileux, en quête d'un gîte pour la dure saison, est venu se réfugier au coin de mon feu.

Le pauvret avait ses plumes saupoudrées de frimas. Il ne sautait que d'une jambe, ne volait que d'une aile... Je l'ai tout de suite déclaré mon hôte, et, reculant doucement ma chaise, j'ai essayé de lui faire comprendre qu'il eût à se regarder chez moi comme chez lui.

D'abord il a avancé d'un pas pour reculer de deux. Puis il a fait deux fois, en volant et d'un air assez effaré, le tour de ma chambre, s'est blotti dans les rideaux de mon lit, s'y est mal trouvé, est revenu vers la cheminée, et, apercevant quelques miettes de pain que j'y avais semées, il en a fait bien vite sa petite réfection. Ensuite il m'a regardée pour s'assurer sans doute si j'étais disposée à lui servir de Providence; et, après avoir bien vu que c'était moi qui devais être sa ménagère, il est allé se nicher sous la plaque du foyer en véritable sybarite tres-décidé à prendre ses aises et à choisir les bons coins.

Pauvre petit moineau, qui viens chercher ton salut à l'ombre de mes grilles, ah! sois le bienvenu... va, si je vis jusqu'au printemps, je te renverrai parmi les tiens avant même que tu songes à me

quitter pour tes amours et ton nid... Je te renverrai... mais ne pars pas...

XVI

Je remarque un singulier changement dans la manière d'être des religieuses envers moi. Elles m'étudient à distance. Plus mes paroles sont simples, plus elles cherchent à les approfondir.

Il semble que le monde, le monde, qu'elles ne doivent pas connaître, se soit personnifié en moi. Je suis devenue pour elles quelque chose comme le fruit dé-

fendu, comme une embûche, comme une pierre d'achoppement. Elles rêvent en face de moi, dans ma pauvre cellule, à je ne sais quelles pompes mondaines que je dois pleurer. On dirait qu'elles s'attendent à me voir transformée en Madeleine.

Ah! mes sœurs, si les fumées du monde m'ont étourdi la tête, elles ne m'ont pas gâté le cœur... Je n'ai pas le moindre petit bijou à sacrifier, pas de mauvais livres à jeter au feu, pas de *Mea culpa* publics à frapper trois fois sur ma poitrine.

Puuvres filles! elles croient que le bonheur de la vie est d'autant plus dangereux qu'il a été plus brillant; elles se figurent le monde émaillé de roses depuis l'heure joyeuse du premier jour jusqu'à l'heure funèbre du dernier.

Détrompez-vous, mes sœurs. Le monde, c'est le grand Calvaire que chacun gravit à son tour en portant sa croix. Le monde, c'est la vie pour tous, avec ses exigences, ses déceptions et ses douleurs; c'est cette chose qui, à la minute où j'écris, n'est déjà plus ce qu'elle a été, qui ne sera jamais ce qu'elle devait être; c'est le lendemain désenchanté du désir, ou la veille tourmentée de l'attente; c'est le réveil du rêve; c'est le désespoir de l'espérance.

Il n'y a plus de paradis terrestre, mes sœurs; demandez-le à l'orgueil. Si vous gagnez beaucoup en vous dévouant aux souffrances de vos frères, vous avez gagné encore plus en abdiquant les pompes du siècle. Croyez-le, ce sont de pauvres joies que les joies qui ne sont pas les vôtres; c'est un pauvre monde que ce bas monde;

c'est une grande misère que tout cet appareil dont on éblouit les yeux pour tromper les cœurs.

Voyez, mes sœurs, et ne vous plaignez pas...

XVII

Cette nuit, j'ai lu alternativement l'Évangile et l'*Imitation de Jésus-Christ :* le livre d'un Dieu, et le livre d'un saint.

L'Évangile ouvre une ère nouvelle, rattache l'homme à l'homme, la famille à la

cité, les peuples aux peuples, pour sauver l'humanité.

L'*Imitation* détache l'homme du monde pour le sauver.

L'Évangile fait rayonner l'âme en dehors, agrandit le cœur et l'excite d'autant plus à souffrir qu'il lui apprend mieux à aimer. L'Évangile veut la victoire après la lutte, la vie militante et la mort méritoire, la pureté acquise plutôt que conservée. L'Évangile veut que l'esprit de sacrifice renouvelle le monde par l'amour.

L'*Imitation* concentre les rayons de l'âme en dedans de la créature pour la ramener au ciel, parée de tout l'éclat de sa pureté primitive.

L'Évangile nous montre le prix des souffrances; l'*Imitation* nous apprend comment on l'obtient.

O Jésus! votre loi renferme le secret de ma vie. Vous avez refusé la myrrhe... laissez-moi aussi la conscience de mes douleurs, afin que je ne quitte pas une tombe pour une autre tombe, afin que j'accepte en chrétienne ce que ma faiblesse de femme repousserait. O Jésus! j'ai mesuré mes forces, ce sont celles du roseau. Chaque fois que j'ai cru à mon courage, l'adversité, en soufflant, m'a fait plier et gémir. Je comprends ce qui est grand; donnez-moi les ailes de la foi pour y atteindre. Je comprends ce qui est vrai; donnez-moi les flammes de la charité pour l'aimer.

XVIII

La supérieure m'a fait une petite visite ce soir. Elle revenait de l'église, tout émerveillée d'un prédicateur qu'elle avait entendu pour la première fois.

— Si vous saviez, m'a-t-elle dit, comme sa voix gronde et touche en même temps! Il nous a fait pleurer toutes.

— Pleurer? Pourrais-je le voir?

— Cela ne me paraît pas impossible. Voulez-vous que j'en parle à M. le directeur?

— Je vous en prie.

. . . .

Ah! combien je me sens plus tranquille! cette voix sereine et lumineuse que je cherchais, je vais la trouver! cet éclair de vérité qui pouvait seul illuminer mes ténèbres, une parole bénie va le faire briller à mes yeux!

Les forts sont doux. Je vais oser pleurer haut toutes mes faiblesses; je vais oser souffrir haut toutes mes douleurs... Demain, j'aurai un ami que je ne devrai qu'à Dieu; demain, mon âme aura trouvé un père. . . . .

. . . .

M. Chap... n'a pas rejeté ma prière.

Sœur Philomène vient m'annoncer pour demain la visite de M. l'abbé ***.

Je souffrais tant! Merci, mon Dieu, merci!

LIVRE VI

I

— J'étais prête... mon âme allait s'ouvrir à la sainte parole du prêtre, à la douce lumière du ciel... et c'est la foudre qui est venue la sillonner de ses éclairs!...

Paix à l'homme! respect au prêtre!... que mon silence monte à Dieu!!... et cependant...

Un jour de Sabbat, Jésus entra dans une synagogue, et, prenant le livre d'Isaïe, il lut :

« L'Esprit du Seigneur est sur moi... C'est pourquoi j'ai été envoyé pour consoler les pauvres, guérir les cœurs brisés, délivrer les captifs, rendre la lumière aux aveugles, et annoncer à tous le jour de la rétribution et de l'espérance. »

. . . .

. . . .

II

Quelle nuit!... Je sens toute l'horreur de ma position... On vient de me le dire... ce ne sont pas seulement quelques hommes qui ont intérêt à me perdre... c'est tout un monde, armé de la loi, qui veut me voir oubliée et réprouvée, morte ou folle...

Faut-il donc que j'envie le sort des coupables! Faut-il que j'envie les consciences doublées de remords, les cœurs noyés de larmes vives, les âmes souillées de sang qui crie!!... Non, ce n'est pas possible, et cependant j'entends encore ces paroles

foudroyantes... « Innocente! innocente!... où cela vous mènera-t-il de le dire? »

Hélas! personne ne m'écoute plus... Personne ne veut plus me croire... La haine se souvient; l'amitié oublie... et Dieu, on l'a dit, Dieu, qui m'aurait aimée *repentie*, ne m'aime pas victime.

Quelle nuit! ma raison délire.... ma conscience affolée se renie presque elle-même.

III

Pauvre Basson m'a veillée... J'ai eu la fièvre, le délire... J'ai horriblement souffert.... et maintenant je souffre encore plus... je me souviens.

Pour prévenir le retour des paroxysmes, la sœur *** est venue vers le soir m'appliquer des sinapismes et quelques sangsues. Elle était plus pâle que de coutume. J'ai compris pourquoi, et j'ai profité d'un moment où elle était seule à mon chevet pour la remercier de tous ses soins.

— Ne m'en remerciez pas, m'a-t-elle

dit en me souriant tristement. Il paraît que c'est une faute de s'attacher si vite, et notre règle exige que j'essaye de m'en corriger.

— Quoi! ma sœur, vous ne m'aimerez plus?

— C'est-à-dire que je m'efforcerai de vaincre le penchant de mon cœur. Chère madame Marie, a repris la religieuse avec embarras, j'ai eu tort de vous confier ce qui me rendait triste. Vous allez en vouloir à notre mère supérieure, et ce n'est pas elle cependant qui a craint la première que nous ne nous attachions trop à vous. On lui a dit qu'elle y prît garde, que le monde ne semait des fleurs qu'à l'entour des précipices, et que plus vous nous paraissiez aimable et bonne, plus nous de-

vions nous défier de vous. On a même ajouté...

— Achevez, ma sœur, on doit la vérité à ceux qu'on aime.

— Eh bien! on a dit que si l'une de nous était assez imprudente et assez folle pour se lier d'amitié avec vous, elle était d'avance perdue pour le ciel.

— Et sans doute vous appelez cela de la charité? ai-je dit à la sœur en me reculant d'elle peu à peu.

— Hélas! non, mais certainement celui qui parlait ainsi avait sur vous des vues de salut et de miséricorde. Il voudrait vous voir entrer de bon cœur dans la voie des modifications et des souffran-

ces. Les saints se réjouissaient quand le monde les croyait coupables. Tout justes et méritants qu'ils étaient, ils ont tous été persécutés ou trahis. C'est là leur gloire, madame.

— Oui... mais est-ce la gloire aussi de leurs persécuteurs, et faut-il les honorer, à titre de faiseurs de saints?... Ma sœur, ai-je repris avec plus de calme, autant j'étais heureuse que vous m'aimiez, quand je m'imaginais être *votre bonne action*, autant j'en serais triste, maintenant que je ne dois plus être que *votre désobéissance* et *votre remords*. Respectez les ordres de votre supérieure, et, je vous le demande en grâce, ne vous damnez pas en m'aimant.

. . . .

Cette scène m'avait fait mal. La sœur, aussi émue que moi, s'est assise au pied de mon lit, et, tirant un chapelet de sa poche, elle a commencé à le réciter à voix basse. Arrivée à la fin de sa première dizaine, elle m'a saisi la main, et m'a dit timidement :

— Madame Marie, vous accepterez bien mes prières? On ne m'a pas défendu de prier pour vous...

— Vraiment! ai-je répondu avec amertume. Alors, j'ai bien peur qu'on vous ait fait commencer une neuvaine, pour obtenir du ciel ma conversion et *l'aveu de mon crime?*

— Qui a pu vous dire cela? s'est écriée la sœur en devenant plus rouge qu'une

cerise. On nous avait tant recommandé le secret!

Basson, qui rentrait en ce moment, m'a empêchée de répondre... Qu'aurais-je dit?.. la pauvre sœur était si naïvement indiscrète et cruelle; elle mettait tant de cœur à se montrer sans cœur; elle se donnait tant de peine pour ne pas m'aimer, qu'il y aurait eu de l'ingratitude de ma part à lui garder rancune. Qu'importent ses paroles?... je l'ai surprise pleurer.

IV

Que viens-je d'apprendre? et quelle nouvelle épreuve, ô mon Dieu !

Dimanche dernier, le prédicateur d'une des églises de la ville, prêchant sur les dangers du monde, a dit :

« Mes frères, savez-vous ce que c'est qu'aimer Dieu ?... Aimer Dieu, c'est maudire les maximes du siècle ; c'est vouer anathème à ces voix de l'abîme qui font vos fils impies, vos filles déhontées et vos femmes adultères ; qui enseignent le vice

« et professent le crime ; qui aiguisent le poignard et versent le poison... »

Ministre de Jésus-Christ, jusque-là votre parole est chrétienne, mais vous avez dit encore :

« Mes frères, je n'ajouterai rien, car ce que je vous dis, *le scandale d'un exemple récent le confirme, et la preuve en est trop près de vous, pour que jamais vous puissiez l'oublier.* »

Au moment où le prédicateur prononçait de sa voix la plus forte ces dernières paroles, un frémissement a parcouru l'auditoire, et les regards se sont tournés vers mon digne oncle, assis dans la chapelle de Saint-Vincent-de-Paul, dont tout bas sans doute il invoquait la charité... Il n'a

pas rougi, car il croit en moi... mais qu'il a dû souffrir!...

Je ne tiens pas ces détails de mon oncle. Il voulait m'en épargner le chagrin. C'est dans un moment d'émotion qu'ils ont échappé à la sensibilité d'un de ses fils..

On me veut dans la voie des humiliations... Pourquoi m'y jeter?... Qu'on attende que j'y entre moi-même, pour en conquérir le prix...

V

Toutes ces scènes m'ont brisée. Je suis si faible, que je ne puis ni tout à fait m'éveiller, ni tout à fait dormir. Durant le jour, mes idées me pèsent comme un cercle de plomb. Je ne les chasse pas, je les souffre... Le soir venu, au contraire, je les sens se dilater peu à peu, se fondre et bouillonner dans mon cerveau. Mes joues s'enflamment, mon regard perce et brûle ma paupière. Mes souvenirs sont mes désespoirs... L'on dirait alors que mon être se dédouble et que je me sens mourir dans chacune des émanations de ma pensée.

. . . .

Chaque nuit, à neuf heures du soir, Basson déroule un matelas au pied de mon lit, et s'y couche. L'excellente créature est si enchantée de pouvoir parler, qu'elle cause des heures entières, s'endort en racontant, et finit son histoire en rêve... Je l'écoute avec une attention machinale; mais sa parole n'est qu'un bruit, qui tantôt m'irrite et tantôt m'étourdit.

S'il est pour moi quelques minutes de distraction et d'oubli, c'est le soir, lorsque la sœur est sortie et que ma cellule est close. Je tire de dessous mes couvertures l'épargne de mes provisions du jour, qui devient le souper friand de ma garde-malade. A chaque mets, la pauvre femme pousse un cri de joie. Je la vois mordre, à belles dents gourmandes et rieuses, dans son petit pain blanc, qu'elle nomme son

gâteau des rois... Je la vois sourire à son chocolat, écrémer sa tasse d'une main si parcimonieuse et légère, que chaque petite bouchée lui semble un gros larcin à ses jouissances à venir. Si c'est un bonbon qu'elle découvre, elle le contemple, le tourne, le retourne vingt fois dans sa main, projette tout haut de le garder, le pose, le reprend encore, l'approche, tremblante, de ses lèvres, le retire, voudrait ne le sucer qu'un peu, le suce à peine du bout effilé de sa langue... et finit par le sucer si bien, que, le pauvre bonbon consommé, elle s'étonne et se dépite de s'être volé sottement son régal sucré du matin.

C'est alors qu'elle entame le chapitre de son mari et de ses enfants. Il y a bientôt quatre ans qu'elle n'a reçu de leurs nouvelles, et son regard me prie d'intervenir

entre elle et eux... « Si je voyais seulement, me disait-elle hier, une lettre timbrée de Saint-Étienne, quelle consolation ce serait pour moi d'épeler les lettres du nom de mon pays, de baiser le papier que mes petits *touche-à-tout* auraient froissé de leurs mains, de respirer dans ses plis cette *bonne* odeur de houille, qui a été le parfum de mes premières années, et que je ne sens plus depuis si longtemps!... Dites, ma chère dame, croyez-vous qu'il me faudra mourir sans avoir ce bonheur?... »

Je n'ai pas répondu...

VI

Noël.

A minuit, toutes les cloches se sont ébranlées pour chanter avant le jour l'aube du jour nouveau. Les ténèbres pèsent encore sur la terre, mais l'espérance salue le soleil du lendemain; la foi devance l'heure pour bénir la venue du Sauveur. C'est la fête de la promesse, du salut et de l'avenir... Hommes, femmes, enfants, vieillards, tous se lèvent, et, bravant la bise, s'en vont vers l'Orient adorer le Désiré des nations.

Noël! Noël!

Ici même, dans la prison, les lampes se rallument, les portes s'ouvrent, la chapelle est parée... Toutes les voix entonnent l'hymne solennel de la rédemption et de l'amour...

Et moi, je suis seule! ma lampe reste éteinte! mes verrous sont scellés!... Moi, je garde mon deuil!...

Pourquoi irais-je avec ceux qui prient, qui implorent, qui espèrent?... Je n'attends, je n'implore, je n'espère rien!...

VII

Aujourd'hui, pendant que Basson faisait mon lit, et que sœur Philomène égrenait son chapelet à l'écart, je me suis approchée de la fenêtre.

La nuit mêlait déja ses brumes nacrées aux nuées houleuses d'un jour pluvieux ; quelques flocons de neige volent dans l'air, et chaque fois qu'un de ces blancs papillons de la mort se heurtait à mes carreaux, je le voyais s'évanouir peu à peu, et ne laisser qu'une larme à la place où il s'était posé.

Tout à coup, la cloche de la prison a retenti lourdement, coupant le silence de notes graves et plaintives, sans autre lien d'harmonie entre elles que le dernier frisson de leur dernier soupir. Une croix de cuivre, portée par des mains invisibles et vacillantes, a traversé le cloître qui mène à la chapelle. Comme un météore de deuil et de pardon, un prêtre en surplis suivait de près la croix, et, à quelques pas derrière lui, s'avançait une pauvre bière entourée de détenus qui pleuraient.

Dieu venait sans doute d'endormir une douleur et de gracier une âme... J'ai salué de mes larmes le lugubre cortége, et, me tournant vers sœur Philomène, je l'ai priée de me dire l'âge et le nom de l'heureuse morte qui passait.

—C'est une mère de cinq enfants, m'a-t-elle dit, venue ici pour avoir volé, je crois, quelques sacs de pommes de terre. Je ne sais pas son âge. Elle allait sortir dans moins de deux mois, mais l'impatience lui a brûlé le sang, et elle est morte de sa joie.

—Pauvre mère ! Ses enfants pourront-ils, du moins, venir reconnaître sa tombe dans le cimetière de la prison ?

— Le cimetière? la prison n'en a pas. Lorsqu'une de nos femmes meurt, on la porte à l'église, et ensuite on va la déposer dans un petit cachot réservé à cet usage, derrière le chemin de ronde... Puis, le soir, on met le cadavre dans un sac, et on l'emporte à l'amphithéâtre de l'École de médecine, où les étudiants le dissèquent...

— Pour nous empêcher de mourir, n'est-ce pas?

— Non, certainement! s'est écriée Basson en colère ; pour notre argent... car il faut vous tout dire, madame ; si, vivantes, nous ne valons pas grand'chose, trépassées, on nous achète à beaux écus comptant.

Sœur Philomène a imposé silence à Basson, qui est sortie avec elle, en grondant.

. . . .

Restée seule dans ma cellule, je me suis senti froid à l'âme... Tout, tout... jusqu'à la mort, est donc horrible ici !

VIII

J'ai vainement essayé de cacher à ma famille tout ce que je souffrais depuis la visite de M***. Ma tante a tout compris, et m'a priée de lui permettre d'user de ses droits de mère, en m'envoyant l'abbé Coural, qui est depuis longtemps le directeur de sa conscience.

— Est-il jeune? ai-je demandé à ma tante, avec le désir secret de trouver quelque bonne raison d'éluder sa venue.

— Non... il aura pour vous l'âge d'un père.

— A-t-il de la réputation ?

— Beaucoup, parmi les malheureux et les pauvres.

— Prêche-t-il?

— Par l'exemple.

— A-t-il de l'esprit ?

— Comme en avait saint Vincent de Paul.

— Vous a-t-il parlé de moi ?

— Il a pleuré sur vous.

— Merci, ma tante ; l'abbé Coural peut venir, je l'attendrai demain.

. . . .

. . . .

Cette après-dînée, au moment où j'y pensais le moins, ma porte s'est ouverte doucement, et j'ai vu entrer chez moi l'apôtre dont ma tante m'avait parlé la veille. Il ressemblait si fort à ses vertus, que je l'ai salué sur-le-champ du nom de père... Pour lui, promenant ses regards tristes et doux sur les murs de ma cellule, il a paru se recueillir pour quelques instants, et m'a dit bientôt d'une voix émue :

— Dieu vous aime, ma fille... Il vous avait tout donné... Il vous a tout repris... Bénissez son saint nom.

— Dieu n'aime que les repentirs éclatants, ai-je répondu en maîtrisant mal ma rancune. Mes larmes sont inutiles à sa gloire. Pourquoi daignerait-il les compter?

— Assez, assez, mon enfant ; soyez généreuse, ne me forcez pas de juger ce que la charité m'ordonne de taire. Le zèle le plus pur peut avoir ses écarts... mais les imperfections de l'homme peuvent-elles jamais déteindre sur les perfections de Dieu ? Votre cœur ne vous a-t-il pas dit que, si notre Père des cieux accourt auprès du coupable qui l'appelle, il demeure comme un ami auprès du malheureux qui se confie en lui et qui l'aime? Vous vous croyez seule ici ?... et moi je vois la croix de Jésus-Christ qui fait face à votre croix... Je vous vois, dé-

fendue par les souffrances d'un Dieu; je vous sens gardée par son amour...

—Que vos paroles me font de bien! Ah! pourquoi n'êtes-vous pas venu le premier! J'aurais pu peut-être vaincre mon mal, et j'ai peur maintenant d'être vaincue par lui.

— Confiance, ma chère fille!... la foi ne peut pas mourir dans votre cœur, car la foi, c'est pour vous l'espérance.

— Je pense comme vous, mon père, mais je sens autrement. Mon désespoir n'est pas seulement une douleur de l'âme, c'est une affection du corps. Je ne suis plus maîtresse de mes pensées; elles m'échappent pour s'allumer à la fièvre qui

brûle mon sang, pour s'incarner, en quelque sorte, dans la partie matérielle de mon être. Je souffre tant, que je me surprends quelquefois à me croire folle.

L'abbé Coural m'a regardée quelques instants en silence ; puis il m'a dit d'une voix douce et solennelle :

— Mon enfant, Dieu est juste... Il peut vous éprouver longtemps encore ; il peut vous redemander la vie qu'il vous avait prêtée ; mais il n'éteindra pas votre conscience ; il vous laissera le *souvenir* jusqu'à votre heure dernière, pour que vous pardonniez avec plus de mérite, et que vous souffriez avec plus de fruit. Je reviendrai demain, je reviendrai tous les jours, jusqu'à ce que vous soyez mieux ; nous aimerons Dieu à deux cœurs... Je vous confierai mes

projets, vous pourrez m'aider à faire le bien : la charité bannira le désespoir de votre âme... et vous comprendrez bientôt que souffrir... souffrir ainsi, c'est vivre dans l'acception la plus sublime et la plus *juste* de ce mot.

— Et s'il n'est plus temps, mon bon père?... si le désespoir a déjà donné des arrhes à la mort?

— Eh bien ! ma fille, la charité, qui devait vous aider à vivre, vous aidera mieux encore à mourir. Elle vous apprendra comment vous devez pardonner à vos ennemis, et ce pardon sera votre linceul de gloire pour paraître devant Dieu.

. . . .

L'abbé Coural parti, j'ai pu pleurer..... mon cœur souffre moins, mais ma tête brûle toujours.

IX

J'ai eu ce soir la visite de M. Rouleaux Dugage, successeur de M. Bégé.

A la première vue, on reconnaît en lui le préfet, et, au premier mot, l'homme de haute intelligence et de noble cœur.

M. Rouleaux s'est informé avec intérêt de ma santé. Je lui ai dit qu'aujourd'hui, comme hier, je souffrais, et que demain,

comme aujourd'hui, je souffrirais encore... Il m'a répondu, avec un accent de loyale bonté.

— Je le comprends, madame, et je le comprends si bien, que je n'ose pas vous dire que l'espérance est tout à la fois, pour vous, un devoir et un droit.

Je me suis inclinée sans répondre. Le silence est le verbe du cœur.

X

1er janvier.

O mes amis! vous fêtez la jeune année qui vient de naître; et moi, je pleure la

vieille année qui n'est plus. Le temps qui entraîne tout, me laisse... le temps, qui change tout, ne change rien pour moi... Ce que les jours, les mois, les années, vous apportent, les jours, les mois, les années, me l'enlèvent; tous les souhaits de bonheur que je forme pour vous sont des germes de douleur que j'attire sur moi. Chacun de mes vœux m'endette d'une larme... Cependant, ô mes amis! toutes mes prières vous gardent, et tous mes souhaits vous veulent heureux.

. . . .

. . . .

M. Pourché est entré le premier dans ma cellule. Il m'a trouvé plus de fièvre, et m'a dit que ce régime d'insomnie et de larmes me tuerait... Merci, bon docteur,

quelques moments serrée dans mes bras. Je ne voulais pas qu'elle me vît pleurer... mais une de mes larmes a mouillé sa joue, et l'aimable enfant a repris avec une adorable petite dissimulation :

— Qu'est-ce que je disais donc?... Je ne l'avais pas pas bien vue, cette chambre... elle est fort belle... et quant à moi je m'y plais beaucoup... Tous ces meubles qu'il y a chez nous, ça empêche de sauter à la corde... C'est bien plus commode de n'en pas avoir... n'est-ce pas, Étienne?

Dieu mire sa grâce dans le cœur des enfants.

XI

Souffre-t-on beaucoup pour mourir? Moins, j'en suis sûre, qu'on ne souffre pour vivre. Autrefois, j'avais peur de la mort, et je la traitais en ennemie... aujourd'hui je la rêve souriante et douce, et je la nomme tout bas la libératrice. Je sens que son étreinte ne brise que nos chaînes... je sens que son froid baiser endort plus de douleur qu'elle n'éteint de joies.

L'enfant naît à la vie en jetant un cri d'angoisse... L'homme qui naît à l'éternité devrait-il verser des pleurs?...

XII

La femme de Socrate se désolait à la pensée que les juges qui avait porté la sentence de mort contre son époux l'avaient condamné innocent.

« Aimerais-tu mieux, lui dit Socrate, qu'ils m'eussent condamné coupable? »

. . . .

Le châtiment n'atteint que le crime... Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu !

. . . .

. . . .

Un rayon de soleil m'a ouvert les yeux. J'avais calculé qu'il me restait encore dix minutes d'attente, lorsque mes verrous se sont tirés pour laisser passer ma visite dominicale.

Adèle est venue à moi la première, me jetant un bras autour du cou, un nom dans l'oreille, un baiser au front. Ma tante et mon oncle, pour me donner leur bonjour, m'ont dit qu'ils m'aimaient. Gustave voudrait faire refleurir toutes les violettes, parce que ces pauvres fleurs me font rêver de liberté, de bonheur d'autrefois.

Eugène s'est assis près de mon chevet, me rappelant qu'avant de nous connaître nous nous étions reconnus, tant il y avait en nous de cette sympathie innée qui fait les cœurs cousins en dépit des distances,

qui fait dire à deux regards se rencontrant pour la première fois : « C'est vous! c'est moi? c'est nous! »

Après Eugène, c'était Élisa, sa jolie petite femme, plus jeune que moi d'une année, et déjà parée des joyaux qui font l'orgueil des mères. De chacune de ses mains elle retenait un ange d'hier.

Toute cette heure a été belle et calme… la dernière peut-être que Dieu me donne… Le soleil projetait de ces larges rayons sablés d'or, dans lesquels viennent danser, tourbillonner, tous les atomes de l'air. Les enfants jetaient de petits rires clairs aux échos, faisaient de la gymnastique avec les barreaux de fer de mon lit, se cachaient sous mon oreiller, sautaient, grimpaient, tombaient, se faisaient un peu de

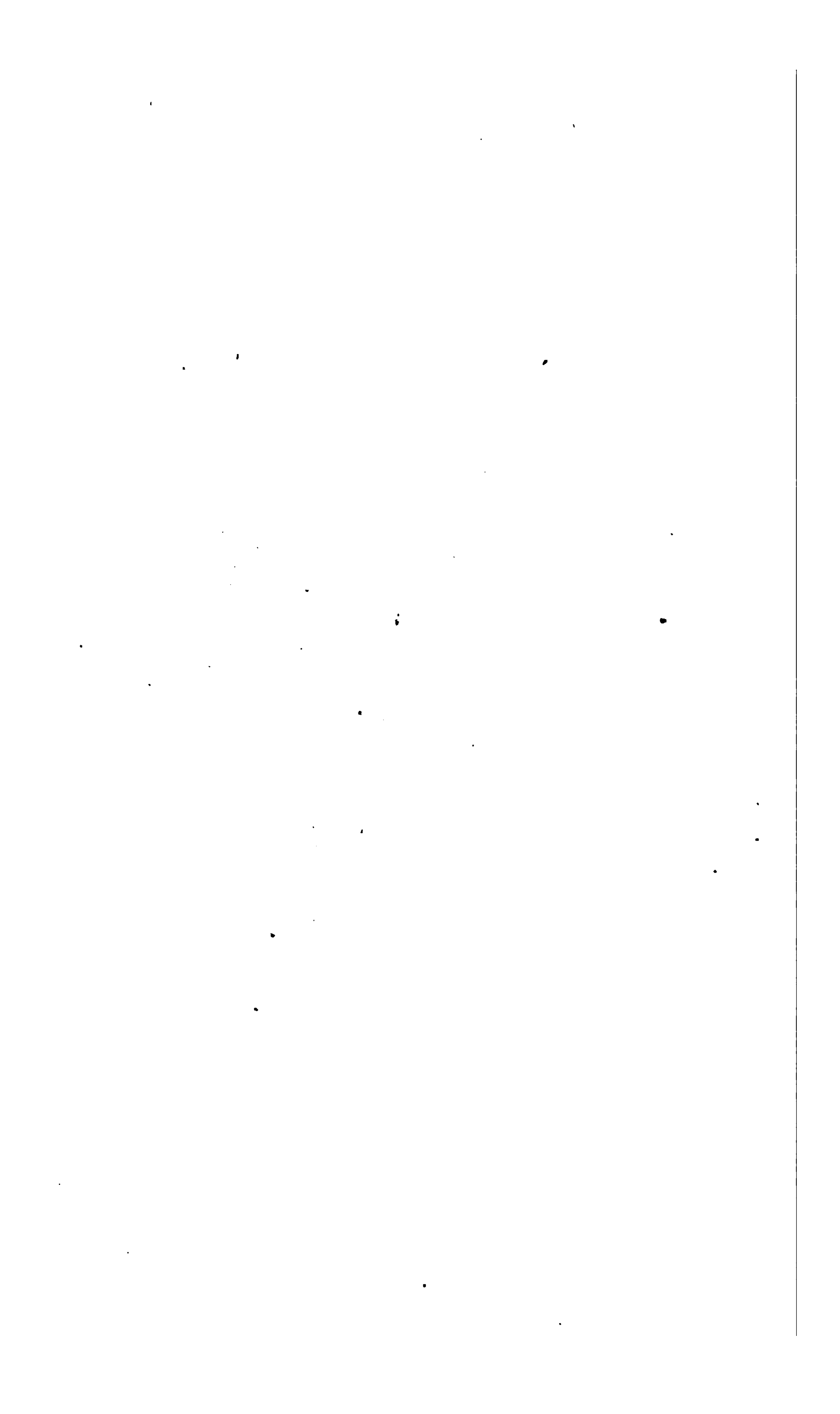
mal et le pleuraient beaucoup, pour se faire consoler par un bonbon et guérir par un baiser.

Enfin, nous étions gardés par une religieuse aimable et bonne, dont les yeux ne regardaient pas pour voir, et qui s'était assise assez loin de nous pour achever, disait-elle, une lecture commencée.

Ce sourire du nouvel an ne sera-t-il pas comme le rayon de lumière qui se ravive pour annoncer qu'il s'éteint?...



LIVRE VII



I

Mes douleurs de tête deviennent insupportables; d'heure en heure je sens se rétrécir le cercle d'airain qui serre mon front. Mes mains brûlent, et j'ai froid. Une force inquiète me chasse hors de mon lit, et je n'ai pas touché le pavé, que mes yeux se voilent, et que je tombe évanouie dans les bras de Basson.

La pauvre femme ne me quitte ni jour ni nuit ; mais le bruit de ses paroles, qui me berçait d'abord, me fatigue et m'irrite. J'ai peur d'être bientôt hors d'état de la laisser parler... Ah ! que je voudrais mourir vite !

II

J'ai voulu me voir encore une fois, et Adèle m'a fait parvenir, en dépit des consignes, un petit miroir de poche qui avait appartenu à son frère.

Que je suis changée !

Mes yeux ont un éclat qui glace. Leurs prunelles ardentes semblent prêtes à trouer leur orbite, pour n'y plus regarder qu'en dedans. La pâleur de mon front est terreuse. Mes joues sont plus décolorées encore, et, de chaque côté de ma bouche, l'ongle bleu de la mort a creusé déjà ce trait grimaçant et hideux, spectre moqueur des sourires éteints...

J'ai fait signe à Adèle d'emporter le miroir, et, renversant ma tête sur l'épaule de ma tante, je me suis mise à pleurer.

. . . .

Serais-je donc encore assez femme pour bouder la mort de ce qu'elle est si laide?

L'hiver engendre le printemps; la nuit

enfante l'aurore ; la mort mène à la vie, et la tombe mène au ciel!

III

J'ai voulu savoir de quel nom la science baptisait mes souffrances. C'est tout à la fois une fièvre nerveuse et une nostalgie : le mot du pays pour l'exilé, le mot du soleil pour le captif.

Les soldats suisses, enrégimentés à Paris, mouraient en cherchant de l'âme, à l'horizon, la ligne bleue de leurs montagnes. Comment pourrai-je guérir de mon

ennui, moi qui porte le deuil de ma vie, qui ai perdu l'honneur, et qui le pleure?...

IV

La visite de M. Pourché a été plus longue qu'à l'ordinaire. Son regard sérieux et méditatif semblait sommer ma douleur de lui livrer ses secrets. Il a commencé à écrire une ordonnance, puis il l'a déchirée et m'a dit :

— Pourquoi ne prenez-vous pas les remèdes que je vous prescris?

— Parce que ce serait boire la vie, et qu'à cette pensée tout mon être se révolte.

— Ainsi, madame, vous vous laissez mourir?

— Oui et non, docteur, car j'ai perdu l'usage de ma volonté. J'obéis à des sensations, auxquelles j'appartiens plutôt qu'elles ne m'appartiennent... Hélas! je vous le jure, mon dégoût de la vie n'est ni prémédité, ni raisonné : c'est de la lassitude, de l'anéantissement; c'est quelque chose d'instinctif qui me détache de tout ce qui est, en me rendant tout antipathique et contraire.

— Avez-vous au moins essayé de combattre ces répugnances, et de lutter contre le mal?

— Je l'ai essayé, docteur, et toujours le mal m'a vaincue. Chaque fois que j'ai voulu prendre de force un des médicaments que vous ordonniez, il s'en est suivi des spasmes, des étouffements, qui persistaient jusqu'à ce que l'estomac eût rejeté le remède qu'on lui avait administré malgré lui... Ah! croyez-le, docteur, mon état est cruel; toutes les impressions extérieures me blessent; le contact de la vie, sous tous ses aspects et sous toutes ses formes, m'est un supplice atroce... La moindre clarté du jour me cause une douleur aiguë, et le plus léger bruit refoule avec tant de violence les battements de la vie dans mon cœur, que je ne peux plus le supporter sans me trouver mal. Ce désir impérieux de mourir, qui est en moi et malgré moi, n'est qu'un invincible besoin de repos... le sommeil de ma dernière

heure m'a gagnée... Plaignez-moi, monsieur, plaignez-moi... car je n'ai pas vécu, et j'aurais voulu vivre, car c'est la vie encore que je cherche dans la mort!...

. . . .

Un spasme violent m'a rejetée, à demi évanouie, sur mon oreiller. La sœur *** a aidé M. Pourché à me frotter d'éther la paume des mains et le front; puis elle a dit :

— Monsieur le docteur, ne craignez-vous pas que madame ne soit homicide d'elle-même?

— Je ne le crains pas, ma sœur, a répondu M. Pourché d'un ton sévère, et votre conscience peut être en repos. Madame

Marie n'a pas besoin de recourir au suicide... la douleur la tue.

. . . .

La douleur me tue! Merci, bon docteur; ces paroles me consolent.

V

Je comprends, à la physionomie sérieuse de ceux qui m'abordent, que je suis plus malade, et cependant je souffre moins... Il se passe des journées entières sans que je reprenne le sentiment de moi-même. Le silence m'engourdit; mais, au

moindre bruit, mon cœur se distend et se gonfle. Il pèse sur ma poitrine, et l'on dirait qu'il va s'affranchir des liens de chair qui l'enserrent... Je marche à l'agonie...

. . . .

Hier, je me suis fait porter à la croisée. Le ciel, gris et bas, était encore sali par l'écume mouvante des nuages, que le vent chassait devant lui comme un troupeau de fantômes. Le mûrier de la cour tordait en frissonnant ses branches nues, marbrées de givre, et, à la fenêtre d'une des pauvres maisons voisines, une vieille femme en haillons réchauffait sous son haleine les petites mains glacées de deux enfants en pleurs.

Quelle tristesse! quel deuil!... et ce-

pendant, c'est là l'image que je cherchais; c'est ainsi que je voulais revoir la terre pour la dernière fois... Si le printemps renaissait, si les rayons du même soleil qui teint de bleu les pervenches revenaient se jouer sur le rebord des toits, si les oiseaux chantaient, si la brise en passant m'apportait ses caresses, peut-être retrouverais-je trop de force pour me sentir mourir.

VI

Je suis restée quelques jours sans pouvoir écrire; je veux cependant que mes dernières pensées retournent à ceux que

j'aime, comme le legs suprême de mon suprême adieu. Lorsque ma main défaillante ne pourra plus se traîner sur ces pages, je veux les signer avec mes larmes; je veux les sceller de mon dernier soupir… Quand je serai délivrée, ne seront-elles pas libres? Quand j'irai à Dieu, ô mes chers absents! n'iront-elles pas à vous?

VII

Depuis que l'abbé Coural me parle de Dieu, je ne me sens plus orpheline. Ma patrie n'est plus la terre que je quitte, mais le ciel que je vais chercher… Tout

est étroit ici.... Tout est grand, tout est splendide là-haut.... là-haut! y atteindrai-je?... Oui, mon Dieu, car vous êtes père, car vous me tiendrez compte de ce que je souffre... Oui, mon Dieu, car vous savez que mes fautes n'ont pas été des crimes, et que mes regrets ne sont pas des remords...

VIII

Je ne lis plus... j'écoute la mort!... J'écris rarement... Qu'ai-je besoin d'additionner mes larmes? Dieu les compte...

Mes journées se passent dans la léthar-

gie d'un somnolent repos; mais vers le soir, à l'heure où la fièvre se rallume, mes pensées engourdies se colorent ; le présent s'efface, et je retourne en rêve aux lieux aimés, où se sont perdues mes riantes années d'enfant et de jeune fille.

Je revois les pelouses emperlées de rosée du parc de Villers-Hellon. Je revois ses grands saules, qui se mirent tout tremblants dans les eaux bleuâtres de l'étang, ses allées fraîches et sinueuses, ses arbres centenaires, ses fleurs restées pour moi les plus parfumées et les plus belles, car elles avaient mon âge, et comptaient leur vie par soleils, quand je comptais la mienne par printemps.

Je revois aussi les montagnes agrestes de l'Alsace, ses colonnes de pins qui me

donnaient leur ombre, ses ruisseaux clapotants qui roulaient mon image, ses sentiers rocailleux tout peuplés de mes songes, ses châteaux forts, dont les ruines me prêtaient leurs échos.

Mon père, ma mère, ma sœur, tous ceux que m'a pris la mort, ou que le destin m'enlève, tous ceux que j'ai tant aimés et que j'aime encore, reviennent s'asseoir à mon chevet... Je les vois... leurs sourires me caressent, leurs larmes me consolent... et dans leurs regards tendrement attachés sur les miens ma conscience se reflète, mon cœur doucement se repose... Endormez-moi, mon Dieu, endormez-moi!... Si je me réveillais maintenant, je les aimerais encore... mais eux, hélas! ne seraient plus là pour m'aimer !...

IX

Avant-hier soir on a voulu me mettre au bain ; un spasme violent m'y a surprise, et, quand je suis revenue à moi, après un évanouissement de quelques heures, j'étais couchée sur les genoux de ma tante. Son souffle courait sur mes tempes pour y ramener la vie, et mes deux mains glacées étaient pressées dans les deux mains d'Adèle.

J'ai cru d'abord que je continuais un rêve ; mais, une larme de ma tante ayant coulé sur ma joue, je me suis serrée contre elle, frappée de l'idée qu'on allait venir m'arracher de ses bras.

La bonne mère a compris mon étreinte, et, m'embrassant avec tendresse, elle m'a dit : « Calmez-vous, ma fille, nous sommes ici pour ne plus vous quitter. »

Ne plus me quitter! depuis que ces paroles sont tombées sur mon cœur, je souffre sans à peine le sentir. Mes pieds sont brûlés dans des chaussons de moutarde; mes spasmes se sont aggravés de convulsions et de délire. On m'entoure, on me plaint, et cependant il y avait bien longtemps que je ne m'étais trouvée aussi résignée et aussi heureuse.

Quand je ne suis pas dans les bras de ma tante, ma tête repose sur l'épaule d'Adèle... Elles vont, elles viennent, ne parlant, ne s'occupant que de moi. Le matin, deux voix s'unissent pour confier mon

mal à Dieu. Le soir, je m'assoupis, bercée encore par des prières et des larmes...

O mes amis! ne me plaignez plus... J'étais seule à souffrir la vie... pour souffrir la mort, je suis trois.

X

La sœur *** vient souvent savoir de mes nouvelles. Elle pleure avec ma tante, et sourit à travers des larmes en me montrant le ciel. Ce matin, elle s'est agenouillée devant mon lit, pour échanger la mé-

daille de son rosaire contre celle qu'Adèle a passée à mon cou.

— Pauvre dame ! m'a-t-elle dit, vous me laisserez bien ce souvenir?...

— Ah ! ma sœur, vous m'en laissez bien d'autres que je présenterai à Dieu...

— Que lui direz-vous pour moi ? a-t-elle repris ingénument.

— Que j'étais honnie de tous, et que vous m'avez aimée...

Et la bonne sœur s'est mise à pleurer.

XI

M. Pourché vient plusieurs fois le jour. L'abbé Coural ne me quitte plus... J'ai entendu parler de la maison de mon oncle (1).

Tous ceux qui m'entourent s'efforcent de cacher leurs larmes... Pourquoi pleure-t-on sur moi?... L'insecte qui meurt renaît fleur de l'air et du ciel...

. . . .

(1) J'ai su, après mon rétablissement, que d'heure en heure on s'attendait à ma mort, et que mon oncle s'occupait des moyens de me faire transporter chez lui.

XII

O mes amis! j'ai partagé entre vous les pauvres débris qui me restent encore. Vous les aimerez pour l'amour de moi. La main d'Adèle a reçu pour vous ma dernière étreinte. Quand je ne serai plus, vous me retrouverez vivante dans son cœur...

. . . .

Est-ce bien la vie que je quitte? Le monde est ivre (1)... J'entends ses cris. Le vice a donc ses fêtes?...

(1) Nous étions aux derniers jours du carnaval; une cavalcade de masques passait sur le boulevard de la prison.

XIII

J'ai revu mon père, comme au jour où il est venu à Tulle me soustraire à l'horreur de m'entendre lire ma condamnation... Mon père, que j'aime tant... qui sait tout... qui m'appelle... J'étouffe ici... j'étouffe... ne mettez pas de marbre sur ma tombe... donnez-moi de l'air, du soleil, une croix de bois sans date et sans nom...

XIV

Ce qui était n'est plus... ce qui sera n'est pas encore. Je touche à l'heure d'agonie...

Adieu, tout ce que j'aime!... Je lègue ma mémoire aux hommes de cœur... mon pardon à mes ennemis... qu'on me laisse seule avec Dieu ! ! !

LIVRE VIII

I

Il y a près d'un an que je n'ai écrit. J'espérais mourir, et je vis. Dieu est grand! que ses décrets s'accomplissent!

Pendant des mois entiers, je ne me suis sentie vivre qu'en me sentant souffrir. Ces luttes, ces combats, ce long anéantissement, suivi d'un si pénible réveil, m'ont

complétement métamorphosée. De mon vieux *moi* d'autrefois, je ne retrouve de bien vivant que mon cœur.

Pourquoi irais-je aujourd'hui demander au néant de ces heures mortes le secret de leurs douleurs?

Pourquoi? c'est que durant cette longue, cette interminable agonie, mes larmes ont été essuyées, mes souffrances adoucies et partagées; c'est que, durant tout ce temps, ma tante et ma cousine se sont tenues debout à mon chevet pour me disputer à la mort; c'est que j'étais orpheline, le jour où la maladie m'a étendue, quasi-folle et désespérée, sur ma dure couche de captive, et que Dieu, en me res-

suscitant à la vie, m'a rendu dans ma tante une mère, et dans sa fille une sœur.

. . . .

. . . .

Je crois l'avoir dit. Le calendrier qui mesure à l'homme la marche périodique du temps avait ramené la fête bacchanale des Fous. Les passions, non plus cachées, mais mises à nues par le masque, hurlaient sans vergogne, et couraient affolées par les rues, lorsque mon docteur, me jugeant perdue, avait cru devoir prévenir ma famille que, si je passais la nuit, je n'atteindrais pas, vivante, le jour qui suivrait.

Depuis huit heures une main de fer étreignait ma poitrine. Je n'étais soutenue

que par quelques gouttes d'eau sucrée, dont ma tante, de minute en minute, humectait mes lèvres. La légère fumée bleuâtre qui flottait devant mes yeux me rendait indistincts les objets les plus proches. Un bourdonnement lointain, pareil à la chute de ces eaux souterraines que l'inconnu verse au néant, montait sourdement à mon oreille comme le tintement lugubre d'un glas qui s'éteint. Mon cœur tournoyait sur lui-même avec la rapidité d'un ressort qu'une main imprudente a brisé. Mes sens perdaient terre. J'étais comme suspendue entre le temps et l'éternité. Le matin, j'avais pu encore dicter à Adèle quelques mots d'adieu pour tous ceux que j'aimais, et il me sembla qu'alors le dernier souffle de ma vie s'était échappé avec le dernier soupir de mon cœur.

Adèle et sa mère avaient été entraînées vers une chambre voisine. Mon oncle seul était resté à genoux près de mon lit... La douleur d'un vieillard est sacrée ! celle de mon oncle s'exhala en prières, et, quand il se releva, calme, soumis, le front éclairé d'une espérance surhumaine, ce fut pour aller tendre les bras à sa femme et à sa fille, en leur montrant le ciel où ils me reverraient.

J'étais si faible, à cette heure, que mon haleine tachait à peine d'une ombre la petite glace que le docteur posait devant mes lèvres pour apprécier le déclin graduel de mes forces. Je ne parlais plus, le regard était mort dans mes yeux. On me croyait insensible à tout ce qui se passait autour de moi, et cependant j'ai gardé un souvenir si profond de ces heures de suprêmes an-

goisses, que je le sens gravé dans le vif de mon cœur.

Avant que M. Pourché eût prononcé l'arrêt qui ouvrait ma porte à la mort, ma tante et sa fille allaient et venaient dans ma cellule avec l'empressement de dévouées gardes-malades, qui, sans souci de rien, s'aident de tout pour soulager des souffrances qu'elles partagent.

Une petite table placée à la tête de mon lit était couverte d'un chaos de fioles, de bocaux, de sinapismes et de ventouses. Des pots de toutes sortes, remplis de médicaments de toute espèce, bouillonnaient doucement sur les cendres étirées du foyer. La chaise, la cheminée, le parterre, étaient encombrés d'objets... Ma fièvre semblait avoir gagné de proche en proche. L'anxiété

faisait le désordre, et le trouble produisait l'embarras; mais, la lutte terminée, et le mal ayant vaincu la vie, un silence recueilli se fit autour de moi. Je restai seule avec mon oncle, tous deux avec Dieu, et tête à tête avec la mort.

. . . .

Peu de temps après, ma tante, appelée par mon oncle, fit enlever de la chambre tout ce qu'il y avait d'inutile ou d'embarrassant. Elle étendit un napperon de toile blanche sur la table, et y plaça entre deux flambeaux allumés un grand crucifix d'ivoire, dont les bras miséricordieux semblaient se tendre vers moi (1).

(1) Je n'ai pas besoin de dire que bien de petits détails m'ont été donnés par ma famille. Mais les faits principaux me sont restés présents.

Pendant ce temps, Adèle, rentrée dans ma cellule, avait versé du vinaigre aromatisé et de l'eau tiédie dans un bol, pour me baigner pieusement le visage, les pieds et les mains. Elle remplaça mon mantelet trempé de sueur par une longue robe de nuit de basin blanc, mit en ordre mes cheveux épars sur mon oreiller, couvrit mon lit d'une courte-pointe très-propre, et, la toilette chrétienne achevée, se laissa tomber sur sa chaise en sanglotant.

Presque au même moment, l'abbé Coural entra... et, s'asseyant à mon chevet, il me dit d'une voix émue :

— Ma chère fille, l'heure de la délivrance va sonner... Vous attendez Dieu, le suprême Libérateur... Courage! dans

quelques instants peut-être, ce sera Dieu qui vous attendra...

Je répondis par un signe attendri et par quelques mots balbutiés avec effort. Cependant il était visible que j'avais gardé toute ma connaissance, et le bon prêtre put m'entretenir assez longtemps des grandes vérités de la foi.

A mesure qu'il parlait, mon âme s'allégeait insensiblement de ses attaches terrestres. Une quiétude ineffable la portait au-devant de la volonté divine, comme le flot porte à la rive la fleur que l'orage lui a jetée.

Si d'abord je m'étais troublée à la pensée d'atteindre si vite un but à peine entrevu, si je m'étais sentie émue à l'idée de

quitter pour jamais toutes les magnificences visibles de la création et toutes les affections sensibles de la vie, bientôt je m'étais abandonnée à la mort, comme au crépuscule du jour qui allait s'éteindre devant l'aurore du jour qui ne s'éteindrait plus.

L'œil de Dieu qui plongeait au fond de ma conscience en rompait tous les sceaux. Mes fautes, mes égarements, mes faiblesses, m'apparaissaient en caractères mobiles et vivants, pour déposer contre mon moi à l'oreille sacrée qui m'écoutait. J'apprenais à me connaître. La mort m'enseignait la vie, et, je le comprenais enfin, avant d'avoir pleuré, je n'avais pas vécu...

Quelle émouvante et terrible scène que ce long râle de la dernière heure, que ce

mystérieux prélude aux funérailles de la vie! J'en atteste tous ceux qui ont vu l'ombre de la mort s'allonger sur leur couche, et, survivants de l'agonie, ont pu en retenir les suprêmes leçons. A ce moment solennel, l'être se dédouble, l'égoïsme se divinise, la personnalité s'efface, l'âme jette son lest, comme le nautonier que la tempête pousse au port, et la cendre humaine, que réclame la terre, se détache, humiliée, du rayon immortel que le ciel attend...

. . . .

. . . .

L'abbé Coural, en me quittant, avait prié ma tante de me laisser seule. Il craignait que des émotions trop vives ne ramenassent aux angoisses du regret mon

âme doucement endormie dans la paix du Seigneur. L'apaisement subit qu'il avait remarqué en moi lui faisait espérer que je me laisserais faucher par la mort sans révolte et sans lutte... Il se trompait. J'étais plus résignée que forte. Mon cœur se prit à trembler quand le tintement aigu de la clochette qui précède le saint viatique vint peupler d'échos mourants la solitude profonde où j'étais ensevelie.

Ce moment de faiblesse ne fut pas long. Je vis bientôt, comme à travers un voile, toutes les sœurs de la prison s'avancer processionnellement vers mon lit, un chapelet d'une main, un cierge allumé de l'autre. Arrivées devant la table où reposait le crucifix, elles fléchirent le genou, et allèrent se ranger au fond de la cellule, en récitant d'une voix sourde le royal

psaume du repentir.... Mon oncle, ma tante, ma pauvre Adèle, vinrent à leur tour s'agenouiller à mes côtés. Un groupe de prisonnières s'arrêta au seuil de la porte... et l'appel de Dieu retentit pour la dernière fois...

Quelques minutes après, j'avais reçu le baptême de la mort... Mon cœur cessait de battre, mes yeux de voir, mes oreilles d'entendre... J'étais emportée dans l'immensité de Dieu.

II

Seize heures s'étaient écoulées dans ce repos extatique de mon âme, quand mes yeux s'entr'ouvrirent et que je me sentis retenue encore à cette terre, où je n'avais pas sans doute assez pleuré. Il était nuit.

Ma tante et la sœur *** priaient à mon chevet. Au premier mouvement que je fis, elles s'élancèrent vers moi. Basson accourut avec la veilleuse, et la sœur tira sa montre pour compter les battements de mon pouls. Elle les trouva si faibles, qu'elle secoua tristement la tête, et, lais-

sant retomber mon bras, elle se remit à prier.

Ma tante était moins alarmée... « Pauvre mère! lui dit la sœur... Vous voyez le jour qui commence à poindre... Les lampes qui se rallument à cette heure ne brillent un instant que pour mourir. »

Atterrée par ces paroles, la bonne mère se trouva mal. Il fallut la transporter dans le couloir, pour lui faire respirer le grand air.

. . . .

Ma tante ne s'était pas trompée... La vie s'acharnait encore à moi. Des crampes atroces agitaient tous mes membres. La fièvre me brûlait; le délire était revenu

avec elle. M. Pourché, mandé en toute hâte, déclara que la violence de la crise avait déplacé le mal, et que, moribonde la veille, je n'étais plus qu'en danger de mort.

De cette phase nouvelle de ma maladie je n'ai gardé qu'un bien vague souvenir. A mesure que les forces vitales se ranimaient en moi, les facultés intellectuelles déclinaient. La merveilleuse lucidité qui m'avait fait assister aux apprêts de ma mort m'avait peu à peu abandonnée. J'étais livrée à une sorte d'hallucination qui s'interposait sans cesse entre mes sensations et mes pensées. Si la vie physique avait retrouvé sa voie, si matériellement j'étais sauvée, ma raison ne l'était pas... Je pouvais vivre... mais, hélas! peut-être vivre folle!

Singulier état! Je reconnaissais ma tante, Adèle, tous ceux qui m'entouraient. J'éprouvais une reconnaissance religieuse et attendrie pour les soins qu'ils me prodiguaient. J'avais gardé dans sa plénitude la conscience de mon malheur. Mes pensées étaient justes, mes perceptions saines; mais elles s'exerçaient dans un milieu faux, et si même, mentalement, j'essayais de les produire, elles revêtaient une autre forme et n'avaient plus le même sens : le nuage prenait la place du rayon.

Je dois le dire aussi : les consolations religieuses, dont j'avais savouré les douceurs, m'avaient ouvert des perspectives si belles, qu'il me semblait impossible que Dieu voulût me reprendre cette mort si précieuse qu'il m'avait lui-même appor-

tée. Chaque jour n'était plus pour moi que la veille du dernier matin; et le premier mot de mon réveil à l'aube nouvelle, c'était encore, c'était toujours une aspiration vers la mort.

. . . .

Je n'avais pas voulu laisser entrer dans ma chambre l'appareil de combat qui en avait été enlevé. Fioles et potions, pots et tisanes, gisaient pêle-mêle le long des murs. Un large rideau de lustrine noire était appendu devant la fenêtre, pour intercepter les faibles jets de lumière qui auraient filtré à travers les interstices des volets. L'âtre était resté éteint, et, dans l'angle le plus reculé, brûlait nuit et jour une de ces pauvres veilleuses dont la flamme presque imperceptible flotte va-

cillante sur la surface huilée d'un verre d'eau.

Ma cellule avait cet aspect de viduité froide et austère des lieux abandonnés du soleil. Elle n'avait de parure et de vie que le crucifix placé en face de moi.

Telle était l'atmosphère où je me mourais, quand on m'annonça la visite de M. Lachand. Trop faible d'abord pour m'expliquer la présence de mon noble et généreux défenseur, je le vis comme dans la douceur d'un rêve. Je ne pus le reconnaître à sa voix ; mais bientôt je le reconnus à ses larmes, et je retrouvai le sourire pour le remercier de ses pleurs.

Cette entrevue fut courte. Mon état l'exigeait. Je ne sais si je prononçai une pa-

role... Je devais en avoir beaucoup dans le cœur.

Quelques moments après, l'abbé Coural et M. Pourché vinrent me voir, et M. Lachaud s'entretint longtemps avec eux.

Adèle était assise à mes pieds; ma tante occupait le fauteuil placé à la portée de ma main, d'où nuit et jour elle veillait sur moi. Basson, accroupie sur ses talons à deux pas de la veilleuse, festonnait une pièce de toile que je m'étais choisie pour dernier linceul.

. . . .

Cette vie monotone était celle de tous les jours. M. Lachaud arrivait à la prison

un peu après l'angelus de midi. Il s'arrêtait un instant sur le seuil de ma porte, pour s'habituer à voir dans l'ombre, craignant toujours de se heurter aux ténèbres visibles de mon quasi-tombeau.

Il venait à moi chaque fois plus triste, plus désolé de ce renoncement à la vie qui se révélait dans tous mes actes, comme l'arrêt irrévocable de ma volonté.

— Pourquoi êtes-vous heureuse de nous quitter? me disait-il. Pourquoi sourire à des larmes qui vous pleurent?

— Pourquoi?.... y pensez-vous? Ce n'est pas la mort qui sépare, c'est la vie. Le sommeil rédempteur nous réunit tous. Ce ne sera pas moi qui vous quitterai, ce sera vous.

Nos entretiens ne pouvaient être longs. M. Lachaud les continuait avec ma famille. Trop faible encore pour me mêler à cette causerie douce et intime, j'étais heureuse de l'inspirer du regard, heureuse d'entendre vibrer ma pensée sur des lèvres amies, d'écouter leurs voix se répondre, de graver en moi les inflexions caressantes de leur parole.

M. Lachaud racontait à ma tante toutes les péripéties de mon procès. Il énumérait une à une mes souffrances passées, et je le suivais dans ce long récit avec la joie de l'avare qui voit grossir son trésor. Sa narration, d'abord triste et sérieuse, s'animait de phrase en phrase. L'esprit bruyant et facile de l'avocat étourdissait le cœur de l'ami. Du prétoire de Tulle il allait d'un bond à Paris. Il parlait de ses

études, de ses projets et même de ses rêves… Puis il passait en revue toutes les merveilles de la cité reine, ses monuments, ses fêtes, ses spectacles, tout ce qu'elle recélait de grand, de féerique et de tant soit peu païen. Adèle restait indifférente ou sourde à ces magiques échos d'un monde dont elle ne voulait pas faire le sien. Quand ils pouvaient arriver jusqu'à moi, je m'étonnais d'avoir aimé la vie ; je m'affligeais d'avoir pu croire à ses promesses, et je me disais tout bas : « Que la misère de l'homme est profonde ! S'il ose dire : *A toujours !* il trompe ; s'il dit : *A demain !* il ment. »

III

On avait compté sur le temps pour guérir ma raison. Le temps, cette fois, semblait m'avoir oubliée. Mon état ne s'améliorait pas, et M. Pourché, qui craignait de laisser dégénérer mon idée fixe en manie, redoutait également les suites d'une crise qui ne m'enlèverait l'illusion dont je me berçais que pour me jeter brusquement dans l'atonie du désespoir.

Cependant les jours succédaient aux jours. Des affaires importantes rappelaient M. Lachaud à Paris. Il voulait rester. Il aurait dû partir. Il sentait que la

moindre secousse morale pouvait amener la folie ou la mort, que ma translation dans une maison de santé devenait indispensable, et que sa présence était nécessaire pour l'obtenir.

Il fit part de ses inquiétudes au préfet. M. Rouleaux-Dugage, qui savait faire le méchant pour être plus facilement bon, n'accueillit pas de prime abord sa prière ; mais, deux ou trois jours après, il nomma deux professeurs de l'École de médecine pour examiner mon état et lui en donner leur avis.

Je n'avais été prévenue qu'au dernier moment de cette visite officielle. J'en étais heureuse. La Faculté n'accepte guère que les rendez-vous de la mort... J'étais donc bien mal, puisqu'on avait choisi les plus

doctes d'entre les doctes pour statuer sur mon sort!... Une si haute ambassade était le présage le plus sûr de ma fin.

Ces messieurs ne se firent pas attendre. Accompagnés du directeur, ils se présentèrent gravement, saluèrent plus gravement encore. Puis, acceptant d'un geste anguleux et rapide les chaises que ma tante leur offrait, ils s'assirent de chaque côté de mon lit, moins en médecins visitant une malade, qu'en praticiens experts venant étudier un sujet curieux.

Le plus jeune des deux professeurs avait le front ouvert et intelligent, la physionomie franche et décidée, le regard lucide, mais réservé. Je le jugeai homme de cabinet et de salon.

L'autre, à peine assis, s'appuya le menton sur la pomme de sa canne, et, se tournant vers moi sans plus de façon, me tint en arrêt sous le regard fixe de ses petits yeux gris.

— Le danger est-il imminent? suis-je bien mal? demandai-je à ces messieurs pour rompre un silence qui nous pesait à tous.

— Bien mal! dit le vieux docteur entre ses dents ; ma foi, madame, tout ce que j'en sais, c'est qu'on le dit; c'est-à-dire que vous le dites... Mais, voyons, où souffrez-vous? Qu'avez-vous? Qu'éprouvez-vous? Expliquez-nous cela tout au long.

— J'ai souffert, monsieur, beaucoup souffert, répondis-je un peu blessée déjà

de ce ton rogue; mais, aujourd'hui que ma faiblesse est extrême, je ne me sens plus souffrir.

— D'où je conclus, et cela en ne faisant que restituer à vos paroles leur véritable sens, que vous avez été malade, et que vous êtes maintenant en bonne voie de convalescence.

— De convalescence?... moi?... Ah! monsieur, vous ne savez donc pas que j'ai été agonisante, et que la même crise qui m'a mise en si pressant danger peut revenir ce soir, demain? et alors...

— Nous y voilà, répliqua mon interlocuteur en se tournant d'un air d'intelligence vers son confrère, silencieux, mais calme et réfléchi.

Il prit ensuite une pincée de tabacentre ses doigts, la renifla bruyamment à plusieurs reprises, et, ramenant sur moi son regard incisif, presque narquois, il me dit :

— Ainsi, madame, il est entendu que vous vous croyez à la mort, si même déjà vous ne vous croyez tout à fait morte... C'est un symptôme de folie comme un autre, ça dépend du goût des malades, et...

M. Lachaud et ma tante étaient un peu en arrière. Je leur jetai un regard plein de surprise, de douleur et d'angoisse. Je comprenais la raillerie, mais je n'en comprenais pas l'à-propos.

M. Lachaud, se rapprochant de MM. les professeurs, les entraîna un peu à l'écart,

et je l'entendis s'entretenir avec eux des diverses phases de ma maladie, de la gravité incontestable de mon état, du danger réel que j'avais couru, et de celui que je pouvais courir encore. Le plus jeune des docteurs semblait l'écouter avec attention, tandis que son collègue n'essayait pas même de cacher son impatience et son incrédulité. . . . .

. . . .

— Assez, assez, monsieur! dit-il enfin à M. Lachaud. Quand l'autorité nous confie une mission, nous avons pour principe invariable de ne juger que sur l'évidence des faits, et de ne nous laisser influencer par aucune considération étrangère à notre mandat. Nos devoirs, d'ailleurs, sont trop distincts pour que nous puissions nous entendre Votre but, à vous, monsieur, c'est de faire obtenir à

votre cliente les adoucissements d'une maison de santé; le nôtre, c'est de prémunir l'autorité contre une surprise qui l'égarerait dans ses décisions. Vous ne voulez pas, sans doute, que nous acceptions le rôle de complaisants?

— Ma tante! m'écriai-je en essayant de me soulever, ma tante, que signifient ces paroles?... qui trompe-t-on ici?

— Personne, madame. Dieu merci! personne, me dit poliment le jeune professeur en se rapprochant de mon lit; seulement nous nous refusons à vous croire en danger, et, jusqu'à présent, nous ne pouvons vous accorder d'être folle...

— Folle... et qui a dit que je suis folle?

— Allons, allons, fit le vieux docteur, ce sera plus long que je ne le pensais.

Se rasseyant alors sur sa chaise restée vide à mon chevet, il reprit sa pose inquisitoriale, et me dit, sans trop d'humeur cette fois, après un assez long silence :

— Il est nécessaire, madame, que nous causions un moment avec vous. Qu'avez-vous à nous apprendre sur votre maladie et sur ses suites?

— Rien, monsieur, absolument rien.

— Ah!... très-bien... Vous ne refuserez pas, cependant, de nous confirmer ce qui nous a été dit de votre horreur pour la vie?

— Je ne hais pas la vie, monsieur; j'aime la mort.

— Et ces hallucinations? et cette idée fixe? et tous ces rêves? voyons un peu, de quelle espèce sont-ils?

— Les rêves ne se parlent pas.

— A merveille; mais vous consentirez, du moins, à nous dire pourquoi, étant aux trois quarts guérie, vous persistez à vous croire en danger de mort ?

— Je le croyais ce matin, monsieur; maintenant je ne le crois plus.

— Notre visite, alors, ne vous aura pas été tout à fait inutile...

— Vraiment! monsieur... et si j'étais ingrate?...

— Pensez-vous, madame, que, si je suis ici, ce soit pour mon plaisir?

— Je pense, monsieur, que vous n'y êtes pas pour le mien...

— Madame!

— Monsieur!

— Vous ignorez peut-être à qui vous parlez?

— Absolument.

— Je suis le doyen de la Faculté de médecine, madame...

— Quand on a cet honneur-là, monsieur, on ne doit jamais l'oublier (1).

Fatiguée de ce débat, je me retournai du côté opposé, pressant ma tête à deux mains, pour y comprimer les douloureuses pensées qui l'assaillaient.

Pendant ce temps, ma tante et M. Lachaud cherchaient à ramener les professeurs vers un ordre d'idées moins irritant, et plus conforme à ce qu'ils avaient espéré d'une si savante consultation.

Vains efforts! aux yeux de ces messieurs, ou du moins à ceux du professeur-

(1) Je me hâte de le dire, ce professeur est un des plus habiles médecins et un des hommes les plus honorables de la cité. Je l'ai su plus tard. Je ne lui en veux pas. Plus calme, je reconnais qu'il n'a maltraité que ma position.

doyen, je n'étais pas la malade... j'étais la femme condamnée : cela explique tout... Quelle terrible puissance que les préventions *ayant cours*, que ces jugements *tout faits*, dont les hommes, même les plus intègres, ne savent pas se défendre ! Dans cette malheureuse disposition d'esprit, la pitié fait peur, la vérité se voile, on devient injuste pour ne pas être dupe, et on se trompe soi-même pour échapper au dépit de s'être laissé tromper.

Malheur aux opprimés ! le coupable a le repentir pour racheter son crime ; l'innocent n'a que la mort pour se faire pardonner son martyre.

IV

MM. les professeurs s'étant retirés, mon bon docteur ne tarda pas à paraître : il craignait les suites de cette épreuve. Il s'attendait à une crise violente et au retour des paroxysmes de mon état précédent. Il n'en fut rien : je n'étais qu'anéantie. M. Pourché ordonna un grand repos, et pria ma tante de rester seule à mon chevet.

Revenu le lendemain, et me trouvant plongée dans la même torpeur, il renouvela ses prescriptions, et trois jours se passèrent sans que mon regard se détachât

du crucifix, sans qu'une parole de plainte entr'ouvrit mes lèvres, sans qu'une larme tombât de mes yeux.

Cette sorte de catalepsie morale, se prolongeant encore, devenait menaçante pour ma raison. M. Pourché s'en alarma, et, changeant de système, il fit rouvrir ma cellule à ma cousine et à M. Lachaud, à M. l'abbé Coural et à mon oncle, c'est-à-dire aux fleurs et à l'amitié, aux douces causeries et aux religieux souvenirs. On affectait de parler assez haut d'avenir et de passé, d'espérance et de liberté. On s'entretenait du choix d'une maison de santé, dans un climat bien chaud, sous un beau ciel, à deux pas de la mer, et non loin des miens. On me jetait l'illusion pour me sauver de la réalité... mon oreille ne percevait que des sons, et, quand ce



bruit me fatiguait, d'un mot bref je le faisais cesser.

Les exhortations touchantes de l'abbé Coural, les paroles affectueuses de M. Pourché, ne m'effleuraient que le cœur. Je ne cherchais d'autre horizon que la tombe. Je ne voulais d'autres leçons que celles de la mort. J'avais touché de si près à ma dernière heure, que chaque heure de plus me pesait comme un siècle. Cet élan invincible de mon être n'était-il qu'une pieuse réminiscence du grand acte que j'avais accompli ou qu'une impulsion fatale, indépendante de ma volonté?... Je ne sais; mais, dans cette désolation de ma pensée, je sentais que ma conscience ne m'accusait pas.

. . . .
. . . .

Une après-dînée que je paraissais plus calme et que M. l'abbé Coural, ma famille et M. Lachaud causaient entre eux, à quelques pas de mon lit, M. Lachaud parla tout à coup de lettres pressantes qui le rappelaient à Paris, et de l'intention où il était, cependant, de retarder encore son départ si sa présence à Montpellier pouvait m'être utile.

J'évitai d'abord de paraître avoir entendu; mais, interpellée directement par cet ami des premiers et des derniers jours, je tournai vivement la tête, et il put se convaincre à mes larmes que j'avais déjà répondu.

— Oui, madame, me dit-il d'une voix émue, si le ministre m'autorise à me joindre une ou deux fois par semaine aux vi-

sites de votre famille, je me fais inscrire sur le tableau des avocats de Montpellier, et, tant que vous resterez ici prisonnière, j'y resterai.

— J'accepte, monsieur, j'accepte avec une indicible reconnaissance, le dévouement de votre cœur; mais le sacrifice que vous voulez me faire, je dois le refuser, et je le refuse...

— Ce que vous dites, madame, n'est pas sérieux?

— Sérieux comme le devoir, immuable comme la mort. Vous retournerez à Paris, monsieur. Vous partirez, non pas dans quinze jours, non pas dans huit... vous partirez demain... Je vous le demande, je vous en prie, et j'ose dire, je le veux...

Votre route regarde l'Orient... la mienne est dans ces quatre murs... Je n'ai pas le courage de mesurer, étape par étape, l'espace, le vide, l'abîme qui se creusera peu à peu entre nous; mais j'ai la force de vous dire : « Partez! Si votre devoir est de vivre, le mien est d'apprendre à mourir... » Laissez-moi maintenant vous tendre la main et retenez mon dernier adieu...

J'étais à bout de mes forces. Je fis signe à ma tante que je voulais être seule, et elle entraîna M. Lachaud, M. Coural et Adèle dans la pièce voisine.

Une heure après, ma tante revenait me dire que M. Lachaud, d'abord sourd à leurs conseils, était descendu, avec l'abbé Coural, pour aller arrêter sa place à la malle-poste.

Un sanglot fut ma réponse.

— Comment! Marie, me dit ma tante, regretteriez-vous ce que vous venez de faire?

— Je ne le régrette pas... Je le pleure.

V

M. Lachaud parti, la vie de nouveau se recula de moi. Mes deux étoiles de Tulle s'étaient éteintes, et tout ne me fut que ténèbres. Le soleil manquait à mon cœur. M. l'abbé Coural, mon oncle, M. Pourché,

venaient me voir tour à tour dans l'après-dîner. J'écoutais leur parole avec respect; je les remerciais d'un regard, plus souvent encore d'une larme; mais leurs conseils n'atteignaient que le vide. J'aurais voulu les suivre, et je ne le pouvais pas... c'était cruel! l'ennui s'infiltrait comme un venin dans toutes les parties de mon être. Mon image, ma voix, l'ombre et la vibration de ma vie m'étaient également insuportables. Je restai près d'un an sans pouvoir me résoudre à me servir d'un miroir, sans m'exprimer autrement que par des signes de tête ou des mots mal articulés...

Qu'ai-je besoin de le dire? Il fallait le cœur d'une mère pour trouver des excuses à de si persistantes désolations, à de si opiniâtres désespoirs. Cependant je n'é-

tais pas ingrate. Si je n'adressais presque jamais la parole à ma tante, mes yeux la suivaient partout, et je ne pouvais la voir s'éloigner un instant sans souffrir. Si je m'endormais, c'était la tête sur son épaule ou la main dans sa main. — Ma tisane était mauvaise si elle ne l'apprêtait pas; mon oreiller me blessait si elle ne l'avait pas rangé. Sa tendresse, saintement maternelle, prévoyait tout, parait à tout. Uniquement préoccupée de moi, c'est à peine si elle m'avait quittée quelques heures depuis le jour où elle avait pu faire sa demeure de ma prison.

Pour la première fois de sa vie elle avait dépouillé les insignes de sa royauté do mestique, et le trousseau de clefs, depuis trente ans appendu à sa ceinture, avait été abandonné à une jeune domestique, en-

core mal habile et inexpérimentée. Elle veillait toutes les nuits et ne dormait un peu, vers le matin, que toute habillée et dans un grand fauteuil qu'elle appelait son lit de roses.

Adèle, de son côté, avait transporté ses pénates dans là prison. En vain ma tante la pressait-elle de se distraire et de sortir. A peine avait-elle mis les pieds sur la porte qu'elle rentrait. Elle disait que le bruit l'attristait, que le soleil lui faisait mal. Elle préférait à toutes les causeries jeunes et gaies de ses amies d'enfance sa petite place de sœur de charité, quelquefois au fond de ma ruelle, le plus souvent au pied de mon lit. C'était elle seule (quand je le permettais) qui dénouait et tressait mes cheveux; c'était elle qui animait de ses allées et venues le néant de notre soli-

tude et la parait d'un peu d'ordre et de propreté.

Et cependant tout manquait dans la pauvre cellule, doublée d'ombre, de silence et de larmes. Faute de table, ma tante dînait sur ses genoux; faute de chaise, Basson s'asseyait sur ses talons. Cruches et fioles, tasses et cafetières, traînaient processionnellement un peu partout. Un torchon blanc étendu dans un coin servait en même temps de toilette, de bibliothèque et de bureau. Pour suppléer à la veilleuse, dont la mèche sombrait au moindre choc, Basson avait métamorphosé une grosse pomme de terre en bougeoir et l'avait enveloppée d'un cornet de papier en guise de globe ou d'abat-jour.

La prolongation du séjour de ma tante

et d'Adèle dans la prison faisait ombrage à l'autorité. Les subalternes murmuraient *tout haut* des empiétements de la faveur sur les règles inflexibles de la consigne. Les mains se fatiguaient d'ouvrir, de fermer et de rouvrir les portes, pour le va-et-vient des infatigables dévouements qui me servaient.

On préluda par de mauvais vouloirs et des difficultés de tout genre. Tantôt la pauvre Adèle était arrivée quelques minutes trop tôt, et il fallait qu'elle attendît, dans un vestibule exposé à tous les regards et à tous les vents, le bon plaisir du gardien, qui n'ouvrait jamais qu'en grognant. Tantôt, au contraire, on était arrivé quelques minutes trop tard, et il fallait se presser, courir, oublier tout, pour suivre plus vite la religieuse, dont la présence était

nécessaire jusqu'à l'escalier de la tour.

Mais rien ne rebuta la tendresse d'une mère et d'une sœnr. Ma tante et Adèle souffraient pour moi et ne se plaignaient pas de souffrir. Cependant les fatigues de cette vie d'inquiétude et d'abnégation déteignaient visiblement sur leurs visages décolorés et amaigris. Les amis, les alliés de la famille, engageaient mon oncle à les éloigner, au moins une partie de la journée, de ma cellule; et mon excellent oncle répondait :

— Je ne vois pas la souffrance là où je vois le devoir. Dieu m'a donné, dans ma nièce, un enfant de plus ; je ne dois pas la laisser à des mains étrangères. Ma femme et ma fille ont une mission sainte qu'elles rempliront jusqu'au bout. Dieu leur

en donnera la force... et qu'on ne les plaigne pas! leur dévouement fait leur bonheur.

VI

De la fin de mars à la fin d'avril, mon état fut à peu près stationnaire. Mon mal ne dormait jamais, tandis que ma raison ne s'éveillait plus. J'avais horreur des aliments. Le docteur ne prescrivait plus que quelques cuillerées de bouillon et de lait pour me soutenir, et je ne les prenais même qu'avec dégoût. C'était le spleen dans toute son intensité.

Ma tante était-elle un peu moins triste, Adèle avait-elle souri par mégarde à quelque naïveté de Basson, j'en concluais que je n'étais plus en danger; je me désolais, et la fièvre reparaissait avec les syncopes.

N'était-ce qu'une senteur égarée du printemps, qu'un souffle d'air pur, qui venaient, de je ne sais où, effleurer mon visage, les larmes s'amassaient silencieusement dans mon cœur, et je passais la journée à pleurer sans que l'on sût pourquoi, sans que je voulusse jamais le dire.

Les volets de ma cellule ne s'ouvraient plus. Les pâles lueurs de la veilleuse étaient emprisonnées nuit et jour sous les feuilles d'un gros in-quarto entr'ouvert. Les rideaux de mon lit étaient toujours fermés. Je faisais l'essai de mon tombeau.

Je ne voulais ni me distraire ni être distraite de l'indomptable *pensée fixe* ancrée sous mon front. Si mon oncle me proposait d'entendre quelques lectures, j'y mettais pour condition le choix, l'unique choix des oraisons funèbres les plus désolées, des sermons les plus imagés sur la mort, des méditations les plus sombres sur les fins de l'homme et sur l'éternité.

Les jours, bien rares, où je me sentais moins possédée de ma lypomanie (1), je consentais à écouter dans l'ombre les Litanies de la Vierge et le Chapelet; je permettais à ma bonne tante de me chanter, à voix basse, ses chères complaintes du

(1) Je fais honneur de ce mot savant à mon oncle, qui est placé comme un sage à la tête d'une maison de fous.

temps jadis, au berceau de ses enfants, et je devais parfois à l'innocente mélodie quelques minutes de sommeil. Assez souvent je priais Adèle de prendre les *Méditations poétiques* de M. de Lamartine, et je me faisais lire le *Lac* et le *Crucifix*, l'adieu du cœur et l'adieu de l'âme, le regret du poëte et le souvenir du chrétien.

A l'exception de deux ou trois sœurs, affectueuses et bonnes, je ne voyais aucune autre personne de la maison. Je savais pourtant que le directeur et la supérieure demandaient avec intérêt de mes nouvelles, tout en désirant peut-être que ma guérison fît disparaître enfin les hôtes incommodes de la maladie.

Les lettres de mes amis, loin de m'être une consolation, m'étaient un sujet de

tristesse; arrivait-il un pli, timbré de Saint-Martin ou de Paris, je brisais le cachet avec l'impatience du bonheur; mais, faisant aussitôt un douloureux retour sur moi-même, je ne lisais pas la lettre et je ne voulais pas qu'on me la lût. Je l'enfonçais sous mon oreiller, comme si j'avais eu peur que la vie se cachât dans un mot.

Cependant la crainte de paraître oublieuse envers ceux qui m'avaient si noblement protégée à Tulle me faisait triompher par moment de ma triste manie. Je crayonnais quelques mots sur un bout de papier; Adèle les passait à l'encre, et je les envoyais aux absents.

. . . .

Ici, j'achève cette longue et monotone revue de mes souvenirs. C'est le décalqué de mes larmes... Lecteur, je te bénis, si quelquefois tes pleurs se sont mêlés aux miens.

LIVRE IX

I

On ne parle plus de la maison de santé où l'on devait m'envoyer tout doucement mourir. Tant mieux! la presse, peut-être, m'aurait fait payer cher ce semblant de résurrection... La presse!... j'ai senti sa colère... Ne sera-t-elle bonne que pour ma tombe? là où scintille tant d'es-

prit, n'y aura-t-il jamais un peu de cœur pour moi?

. . . .
. . . .
. . . .

Un employé supérieur est venu rendre ce matin une courte visite à ma cellule. Il lui a fallu quelques moments pour découvrir mon ombre au milieu de mes ombres. Je n'ai à me plaindre ni de son regard ni de son salut. Il n'y a pas mis cet air d'autorité vaniteuse qui impose le respect et ne l'obtient pas. Je l'ai vu chercher les mots pour formuler sa petite harangue. Enfin, mesurant des yeux mes pauvres quatre murs, il m'a dit avec un accent de philanthropique pitié :

— Il faudra pourtant essayer de vous résigner, madame, car ceci, malheureusement, et il m'en coûte de le dire, n'est pas l'affaire d'un jour...

Hélas! qu'était-il besoin de me l'apprendre? je ne le sais que trop. Ce n'est pas l'affaire d'un jour, que le martyre d'une vie!...

II

Rien de changé! Je ne veux pas revivre, et je ne peux pas mourir. La pensée fixe qui m'obsède engourdit ma con-

science et maîtrise ma raison. Si je cherche à les ressaisir, si je plonge un moment dans le gouffre où elles se débattent en vain, je ressemble au voyageur imprudent qui, voulant sonder un abîme, est soudain pris de vertige et roule, précipité, dans l'effroyable vide dont l'attraction l'étreint pour l'engloutir.

Le soir, la fièvre monte de mon cœur à ma tête comme une vague de feu. Je voudrais dormir, mais quel est le sommeil assez profond pour endormir mon âme? Si mes paupières se ferment, je rêve que je souffre, et que la mort, debout derrière mes grilles, les ébranle sans pouvoir les briser. Si, pour échapper à l'angoisse du rêve, je commande à mes yeux de s'ouvrir, ma fièvre se rallume, et ma tête se peuple d'hallucinations étranges, jeux bizarres et

mystérieux de je ne sais quelle faculté égarée de sa voie.

De ces images fantastiques, il en est une seule que j'aime, et celle-là, je veux la dire : ma cellule prend l'aspect d'une tombe, et tout à coup la tombe s'illumine, sous la forme radieuse d'un berceau...

Que cette image est douce! chaque fois qu'elle m'apparaît, je voudrais la retenir ; mais, à peine m'a-t-elle souri, qu'elle s'évanouit comme un songe, emportant avec elle l'emblème touchant d'une suprême vérité.

III

Je veux retourner morte à Villers-Hellon.

En sortant du château, on entre dans les grands prés, dont le gazon, en pente douce, est rayé çà et là par des lignes alternées de vieux noyers et de pommiers. A gauche dort l'étang sous son parasol de tilleuls. Plus loin court le ruisseau sur un lit de cresson.

Quand on a dépassé le ruisseau et entr'ouvert la grille de bois rustique qui fait face à son petit pont, on se trouve au bas

d'un escalier moussu, encaissé dans une double haie d'épines blanches et de sureau.

L'escalier mène au village, et du village on arrive à l'église, qu'il ne faut plus que traverser pour être au cimetière...

Mon Dieu! c'est là que je voudrais dormir!

La tombe de mes morts est une humble tombe. Quelques pierres... une croix... deux dates... deux noms!... C'est tout! mais ce qui manque au front des cercueils, les cœurs le disent, et Dieu lit dans les cœurs...

Le pieux monument s'appuie à l'église, comme l'Espérance s'appuie sur la Foi.

Les prières de l'autel viennent, dès le matin, y réveiller l'écho, et l'encens béni du sanctuaire y mêle son parfum au doux parfum des fleurs. Le soir, à la lueur mourante du crépuscule, et au pied de la croix, le regret en pleurs espère et prie, et l'adieu consolé dit : Au revoir...

Mon Dieu ! c'est là que je voudrais dormir !

IV

Le printemps a chassé les vents impétueux et froids. L'aurore, à son lever, ne voit plus les rosées saturées de givre.

L'herbe des prés et la mousse des bois ont déroulé leur tapis de verdure. La solitude a retrouvé ses chants, l'hirondelle son nid, le buisson sa parure. La nature, en habits de fête, célèbre les pâques de la création.

Hélas ! ces flots de vie ne m'apportent que des larmes. Cette séve, qui circule dans tous les êtres, n'est plus pour moi que la séve de la souffrance, que le rajeunissement de la douleur... Déjà ma couche n'est plus si froide, ma cellule n'est plus si sombre... l'azur miroitant du ciel colore mes ténèbres ; l'aîr embaumé du matin et la douce brise du soir me pénètrent de leur haleine..... Je sens mon cœur battre plus vite, mon sang gonfler mes tempes... Je me surprends renaître quand, autour de moi, tout renaît, et je

suis assise au banquet de la vie quand je me croyais dans les bras de la mort!...

Que je suis malheureuse! Il faut que je pleure sur un bienfait de Dieu, et que, bannie, rejetée du monde, je mêle mon calice à la coupe même où il boit!...

V

Ce soir Adèle, revenant de faire quelques emplettes, a laissé tomber sur mon lit un brin de réséda qu'elle rapportait à sa ceinture. La pauvre fleurette, fraîchement cueillie, était encore tiède des derniers baisers du soleil. Je l'ai posée sur

mes yeux, sur mes lèvres... Elle m'a rappelé ses jeunes sœurs de Villers-Hellon, dont les parfums ne m'arrivent plus, et je me suis mise à pleurer.

J'étais livrée à ce triste souvenir, qui se liait à tant d'autres, plus amers encore, quand j'ai vu ma tante se rapprocher précipitamment de mon lit, et que j'ai entendu Basson tousser, cracher, se moucher, changer de place, comme elle le fait chaque fois qu'un nouvel incident peut m'attrister.

C'était une religieuse qui venait annoncer la visite du préfet. Je me suis rassurée.

M. Rouleaux-Dugage, pour arriver à la prison, avait traversé un long boulevard, tout brûlant des ardeurs du soleil; son

front ruisselait de sueur. L'obscurité de ma cellule l'a fait reculer de deux pas. Il a paru affligé du tableau qui s'offrait devant lui.

Ses regards allaient et venaient du pauvre lit de fer où j'étais couchée à ma bonne tante lui cédant son unique chaise, et de ma tante à sa fille toute rouge de larmes; ils tombèrent ensuite sur Basson, et il ne put s'empêcher de sourire en voyant l'effarement de la timide femme, qui s'efforçait en vain de baisser le tablier de la cheminée à la prussienne, qu'elle avait convertie en armoire, et de rejeter dans l'ombre le sabot fêlé qui lui servait de coffre à ouvrage.

— Vous êtes encore bien pâle, madame,

m'a dit le préfet en venant s'asseoir à mon chevet.

— Pas assez, monsieur, lui ai-je répondu. Je compte les jours, ils passent, et la mort ne vient pas.

— Je le sais; mais, dussiez-vous me trouver cruel, j'en suis heureux, pour vous d'abord, et pour la famille qui vous soigne si bien.

— Ah! monsieur, vous ne savez pas ce que je souffre?... J'espérais tant mourir!

— L'espérance de mourir n'est chrétienne qu'autant qu'elle s'allie à la résignation.

J'ai demandé alors, toute tremblante, à M. Rouleaux s'il croyait réellement que j'allais recommencer à vivre.

Avant que le préfet ait pu me répondre, ma tante lui a jeté un regard si suppliant, qu'il a compris son angoisse, et que, sans revenir sur ses paroles, il a essayé d'en atténuer l'effet; mais le coup avait porté, un frisson convulsif courait dans tous mes membres, et mes yeux, démesurément ouverts, restaient attachés sur les siens avec l'expression de l'égarement et de la stupeur.

M. Rouleaux s'est penché vers moi, et, me fixant à son tour, m'a dit d'un ton bref et décidé :

— Je vous ai fait mal, madame. Eh

bien! il faut que de ce mal résulte un bien. Si vous êtes coupable, il est à désirer que le remords vous tue. Si vous êtes innocente...

— Je le suis, monsieur.

— Alors vous avez un grand devoir à remplir, et ce devoir, votre famille..., vos amis..., la mémoire de votre père, vous l'imposent. Vous devez trouver dans votre conscience le courage et la volonté de vivre. C'est avec du courage, madame, que les causes perdues se regagnent. En vous donnant ce conseil, pauvre femme! je ne parle pas en préfet, je parle en ami. Soyez forte, et n'oubliez pas que douter de l'avenir c'est faire douter de vous.

— L'avenir humain?.... Mais, mon-

sieur, c'est *la chose du monde*, et les foudres *du monde* ne s'éteignent que sur un cercueil... Écoutez.

Quand j'étais forte, que j'avais du courage et que j'osais lutter seule contre la calomnie, il disait, le monde, que j'étais une impudente, une hypocrite, une femme sans cœur. Aujourd'hui que mes souffrances crient, qu'il les entend et qu'il les voit saigner, il accuse ma faiblesse et raille mes pleurs... J'ai cru à la justice, monsieur, j'ai même cru à la pitié... Maintenant je n'y crois plus.

— Douteriez-vous aussi du dévouement, madame? a répondu le préfet, en me montrant du geste ma pauvre tante qui pleurait.

— Ma tante est ma mère, monsieur; elle m'aime assez pour me désirer morte.

— Je ne le pense pas; mais, d'ailleurs, l'abnégation d'autrui n'excuse pas notre propre égoïsme... Et puis, voudriez-vous laisser une mémoire flétrie, si, comme vous le dites, la justice a été trompée en vous condamnant?

— Ah! monsieur, désabusez-vous. Vivante, je suis réprouvée; morte, je serai justifiée, je serai pleurée. Il est si facile d'être juste avec les morts! Ils n'ont rien à demander, on n'a rien à leur rendre... Vous froncez le sourcil; monsieur... Je n'accuse pas la justice. Ce n'est pas elle qui fait les martyrs, ce sont ceux qui la trompent...

— Très-bien!

— Je continue. Admettez que je parvienne à ramener l'opinion. Le pouvoir, gardien jaloux de la chose jugée, rivera plus fortement mes chaînes. Supposez, au contraire, que je fléchisse le pouvoir : l'opinion, irritée à son tour, me poursuivra de ses colères. Vous le voyez, je suis pressée entre deux écueils. Il ne me reste qu'à mourir.

— L'heure de la mort ne doit sonner qu'à l'horloge du ciel. Prenez garde, madame, il n'y a jamais loin du désir au moyen... Je ne prononce pas le mot; que votre conscience vous le dise.

— Je vous comprends, monsieur....

mais espérer la mort, l'appeler comme un bienfait, est-ce donc se la donner?

— C'est au moins en courir le risque... c'est toujours une faiblesse qui dépouille le malheur de sa dignité.

— Mais, monsieur, si vous saviez le supplice que j'endure! On veut que je vive, et l'on me cloue sur cette couche, faute d'une robe à vêtir qui ne soit pas la robe de l'infamie! On veut que je vive, et on me dénie le droit d'apprendre et de m'instruire! On veut que je vive, et on me refuse un peu d'air, d'espace et de soleil!... On ne veut pas comprendre que ce niveau brutalement légal sous lequel on m'écrase n'est qu'une inégalité cruelle qui décuple ma peine!!...

Assez! madame, assez!... vous me faites mal, a dit le préfet en se levant brusquement pour sortir. Je ne vous dis plus qu'un mot, un seul, et retenez-le bien: retrouvez la volonté de vivre, et je trouverai le pouvoir de vous rendre la vie supportable et la résignation facile. Comptez-vous sur moi, madame?

— J'y compte.

— Eh bien! à mon tour, je compte sur votre raison.

. . . .

Il y a devant ma porte un grand rideau de toile noire, qu'on a toujours soin de laisser retomber avant d'ouvrir, pour intercepter l'air vif et le jour éclatant du

dehors. M. Rouleaux n'a pas pris cette précaution en sortant, et, pendant qu'il s'entretenait sur le palier avec ma tante, le vent du soir s'est engouffré dans ma cellule et un rayon de soleil m'a ébloui les yeux. Il y avait longtemps que je n'avais vu le jour. Ma tête s'est perdue, et, sans penser à ma faiblesse, sans rien calculer ni prévoir, je me suis élancée de mon lit sur les traces du rayon.

Adèle a jeté un cri d'effroi. M. Rouleaux et ma tante sont accourus; mais j'étais déjà tombée de toute ma hauteur sur les dalles, criant au préfet dans une sorte de délire, et d'une voix étouffée : « Emmenez-moi, monsieur! Emmenez-moi, au nom de votre mère, emmenez-moi! »

M. Rouleaux, presque aussi ému que

ma tante, l'a aidée avec la plus touchante bonté à me replacer sur mon lit. J'étais sans connaissance; j'avais la tête et les genoux meurtris, et je suis restée plusieurs heures sans reprendre mes sens.

VI

Quelques semaines se sont écoulées, et mon cœur garde l'empreinte du rayon qui a frappé mes yeux. Ma conscience a gardé le souvenir des paroles si bienveillantes et si vraies du préfet... Une transformation s'opère en moi. Je ne vois plus la mort que sous l'image de la vie; je n'envie plus

le silence glacé de la tombe; je n'aime d'elle aujourd'hui que son chevet de gazon emperlé de rosée, et sa croix de bois enroulée de lierre... Mon imagination se rallume à cette lumière ardente qui vivifie la nature. Elle me transporte aux sites les plus pittoresques, aux paysages les plus animés. Je voie les Vosges, aux cimes onduleuses et boisées, que des ruines féodales blasonnent... Je vois ma chère et robuste Picardie, qui, la tête couronnée de chênes, laisse flotter au vent son manteau d'épis aux grains d'or... Je sens courir sur mon front cette vive haleine du matin qui fait crisper l'étang et trembloter la forêt... J'entends la pluie tomber en susurrant sur les buissons en fleurs, et mon âme, si longtemps affaissée, se réveille enfin de ce sommeil de plomb où je la tenais engourdie.

M. Pourché s'est aperçu de ces modifications survenues dans mon état. Sa dernière visite avait quelque chose de mystérieux que je veux éclaircir. Il a dit à ma famille qu'il espérait beaucoup de mon entretien avec le préfet.

VII

En prison, je ne sais rien de plus triste que la première heure du matin. Si je ne vois plus lever le soleil, je me souviens des jours où il se levait pour moi. Je retourne par la pensée à la petite chambre à tourelles que j'occupais à mon cher Villers-Hellon.

Alors, de mon lit, j'entendais les pauvres petits moineaux francs se poursuivant sur les toits en piaillant et me réveillant par leurs jeux. J'entendais les chevaux descendre à l'abreuvoir, les jeunes agneaux suivre en bêlant leurs mères dans les prés, le cornet des bouviers donnant aux faneuses le signal du travail, la cloche de l'église tinter trois coups inégaux pour appeler les enfants à l'école et les grands parents à la messe. J'entendais les laveuses battre leur linge en chantant, et les cygnes effrayés s'envoler dans l'étang, dont ils frappaient l'eau de leurs ailes.

Plus tard, c'était le jardinier qui arrosait les fleurs, et le vieux François qui entrait doucement dans la chambre de mon grand-père. « Fait-il beau? » lui demandait son maître, et le pauvre François,

qui déjà voyait trouble, médisait du ciel bleu, en parlant de brouillards, quand le soleil resplendissait sur l'horizon.

J'étais heureuse, en ce temps-là, de reprendre ma vie où je l'avais laissée. Le jour qui s'ajoutait à mes jours me semblait un pas de plus vers l'espérance... Mon Dieu, qui me laissiez dormir alors, et qui me refusez le sommeil aujourd'hui, mon Dieu, ôtez-moi le souvenir de ce que je n'ai plus, ou rendez-moi ce que je regrette toujours!

Ah! que c'est beau la vie, la jeunesse, l'espérance et le matin!

VIII

A l'heure de la visite de M. Pourché, j'ai prié qu'on me laissât seule.

Dès qu'il s'est présenté, je lui ai tendu la main, et je lui ai dit :

— Docteur, vous êtes mon ami?

— Je crois vous l'avoir prouvé.

— Oui, et je m'honorerai toujours de m'en souvenir. Aujourd'hui j'ai besoin d'obtenir de vous une vérité qu'on me cache et que je me dissimule en vain. Je

vous... Voulez-vous, oui ou non, descendre du rang de créature pensante à l'état d'être végétatif et même de créature immonde?... Toute la question est là.

— L'être végétatif ne souffre pas. Pour celui-là, je serais tentée de dire oui. Pour l'autre, j'en ai horreur.

— Et moi, je réponds que ni l'un ni l'autre ne sont faits pour vous, mais que depuis longtemps vous marchez en aveugle vers tous deux. Plus votre intelligence est élevée, plus votre chute sera profonde... vous parcourrez tous les échelons de la folie. L'hypocondrie précédera la démence, et la démence aboutira à l'idiotisme... à l'hébétement... J'ajoute, pour être complétement vrai, que, dans cet état de dégradation, vous regorgerez de vie...

— Ah! monsieur, ce que vous me dites là est affreux. Je n'y crois pas.

— Tant pis! madame, car c'est la vérité, et vous avez besoin de la connaître tout entière pour vous sauver de l'abîme où vous courez... Il y a chez vous une force immense de vitalité. Votre guérison physique le prouve. Mais les facultés intellectuelles s'usent plus vite que les organes du corps. Prenez-y garde, madame, cette obscurité absolue dans laquelle vous restez ensevelie depuis un an, cet état de mutisme que vous vous imposez, cette atmosphère de silence et de mort qui règne autour de vous, ce renoncement obstiné à toutes les consolations de la vie, cette abdication insensée de votre mémoire, de votre esprit, de votre raison, tout cela constitue un vrai suicide moral, dont les

conséquences m'effrayent plus que vous...

— Mais, monsieur, cette vie morale, qui doit être aujourd'hui ma seule vie, on me la dispute, on me la ravit, et vous le savez bien... La plante sans culture et sans soleil se dessèche et meurt. L'intelligence qui n'a pour aliment que la souffrance, et pour rosée que des pleurs, s'étiole et périt...

— Je vous arrête, madame... Êtes-vous résolue à vous aider, si l'autorité vous aide?

— A cette condition, oui.

— Voilà le mot que j'attendais. M. le préfet m'autorise à vous promettre tous les livres que vous demanderez pour des

études sérieuses, ou comme moyen d'utiles et agréables distractions (1).

—Je retrouve là M. Rouleaux-Dugage... Et ma tante, et Adèle, et mon oncle, continuerai-je à les voir?

— La charité ne fait pas d'un bienfait un marché... Maintenant, je couronne ma mission. Vous allez quitter cette triste cellule. On vous en prépare une autre, mieux appropriée à votre situation, et M. Chappus s'y prête de la meilleure grâce du monde.

— Merci, bon docteur. M. le préfet veut me réconcilier avec la vie. Je vais m'es-

(1) A peine avais-je écrit ces lignes, qu'une excellente collection de livres m'arrivait.

sayer à cette grande œuvre, et je lui prouverai, j'espère, ma reconnaissance. Je me sens encore assez femme pour ne pas vouloir être idiote. Cependant je me défie un peu de moi. Il y a tant à souffrir en prison, et j'aurai tant de luttes à soutenir!

— Vous aurez des auxiliaires puissants : le culte de l'âme et le culte de l'esprit, la religion et l'étude, ce qui console et ce qui distrait. Le Tasse a retrempé son génie dans les fers, et Galilée en prison révélait un secret de Dieu. Je vous laisse ce souvenir.

IX

J'ai passé la matinée avec le vénérable abbé Coural... Il a raison. Il aurait fallu être prête à vivre pour être trouvée digne de mourir.

. . . .

. . . .

O mon bien-aimé père! j'ai pensé à vous, et j'ai vaincu. Vous étiez brave devant le danger. Je serai brave devant le malheur... Que la volonté de Dieu soit faite! que votre mémoire soit obéie, ô

...u-aimé père! j'ai pensé à vous, et ...rai.

X

Ma tante m'a priée de lui laisser enfin ouvrir ma fenêtre. Je n'ai pas répondu. J'avais honte d'avouer ma défaite. Mais j'ai dit à Adèle de m'envelopper de son manteau pour me garantir de l'impression de l'air et du jour.

Il y avait près d'un an que ma chambre n'avait pas été aérée. Des fils d'araignée se balançaient, comme des stalactites de

poussière, le long des murs et du plafond. Il a fallu quelque temps pour les abattre. J'étouffais sous le manteau. J'ai un peu découvert ma tête, et j'ai osé regarder le ciel. A peine l'avais-je entrevu, que je m'évanouissais dans les bras d'Adèle.

Mais j'ai bientôt repris connaissance... cet éclair de liberté donné à mes yeux se reflétait sur mes grilles, qui semblaient me le renvoyer comme une dérision. C'était ma première épreuve dans la voie nouvelle où j'étais entrée. Je l'ai subie avec assez de fermeté.

. . . .

. . . .

La sœur ***, toujours bonne et aimable amie, a été ravie de mon raccommodement

avec le soleil, et m'en a demandé les étrennes... Il était question d'une livraison périodique de quelques feuilletons religieux, éclos de ma plume de *captive* pour un journal de province.

J'ai refusé très-gracieusement, et j'en ai donné de fort bonnes raisons.

Dans la triste position qu'on m'a faite, je ne peux ni ne doit faire descendre la religion du sanctuaire de mon âme dans les colonnes de la presse quotidienne.

Je veux que la morale sublime du Christ plane comme un rayon céleste sur tout ce qui naîtra de ma pensée; je veux qu'on sente le grand amour évangélique vivifier mes œuvres.

Mais faire de la religion selon et pour le monde, m'exposer au soupçon d'exploiter un moyen dans ce qui doit être un but, jamais!... Le martyre de ce monde m'épurera pour la vie des mondes futurs. Je ne veux pas d'une échelle qui me conduirait du ciel sur la terre. Je veux aller des ténèbres à la lumière, du mensonge à la vérité. Je n'entrerai pas dans le temple pour bien mériter aux yeux des hommes... La prière doit être pure, intime, mystérieuse, comme tout ce qui s'adresse à Dieu.



LIVRE X

Pour toute réponse, je souris à ma tante. Basson me prit dans ses bras, on me couvrit d'un manteau, et nous sortîmes.

Avant de passer le seuil, je tournai une dernière fois la tête... Je laissais là deux années de ma vie, les dernières de ma triste jeunesse... Je laissais là des larmes, des douleurs, d'indicibles souffrances; que Dieu les reçoive!... Au monde s'en vont les joies; au ciel se recueillent les pleurs...

En quittant cette chambre, il faut prendre, à droite, le même escalier en colimaçon qui grimpe, avec l'agilité d'une vrille, jusqu'à la plate-forme de la tour. Chaque pas rapproche davantage du jour que projette une lanterne en cône, dont les vitres se colorent d'azur et de soleil. Le retentis-

sement des métiers diminue insensiblement, et puis ne s'entend plus. On passe devant un troisième étage inhabité ; on monte encore, et on arrive à une porte, la dernière de toutes. C'est la mienne. A peine l'eus-je franchie, que l'air, la lumière, l'émotion du *voyage*, imprimèrent une forte secousse à mes nerfs. On me donna un calmant, et on me porta sur mon lit.

Quand je rouvris les yeux, je ressentis un bien-être ineffable. Tous les objets que mon imagination maladive avait imprégnés de ses rêves avaient disparu. Je me trouvai dans un milieu nouveau, avec des pensées, toujours amères, sans doute, mais plus conformes aux dispositions nouvelles de mon âme.

Mon oncle a compris ce qui seul peut m'aider à mourir debout. Le Christ étend ses bras divins à mon chevet. Mon père me regarde souffrir. Ma mère me couvre de son ombre. La *Bible* et une *Imitation de Jésus-Christ* sont sous ma main pour soutenir mon courage, et le *Génie du Christianisme* m'ouvre ses pages pour me le rendre plus doux.

Merci, mon oncle. Ma conscience me permet de rester sans remords sous le regard de mon père... Ma résignation me permettra bientôt de demeurer sans crainte sous le regard de Dieu. Merci, mon oncle. Plus que noblesse, malheur oblige. En face de la croix, je ne l'oublierai pas.

II

Pour la première fois, depuis bien longtemps, j'ai dormi quelques heures; mon cœur est plus reposé, ma tête plus libre.

Le sommeil est la mort des sens. L'âme échappée de sa prison, retourne a ses a tractions vraies... Les morts ressuscitent les distances s'effacent; l'homme s'arrête sur la pente fatale du sort; le mystère éternel des rémunérations et des peines se dévoile.

A cette heure de silence, où l'esprit fait scission avec la matière, l'instabilité des choses humaines se découvre : l'avare voit

ses dieux changés en fumée d'or entre ses doigts crispés; l'ambitieux voit ses idoles en poussière; les trônes montrent leurs planches, les honneurs leurs revers; les gloires s'évanouissent, comme ces bulles légères qu'un souffle d'enfant gonfle, qu'un rayon de soleil colore, et qu'un atome dissout.

De tous ces mirages, rien ne reste... rien! car à tout il faut une âme, et là où manque l'âme, le néant aussitôt improvise son œuvre... Ce qui nous survit seul a du prix. Posons donc les bases de notre éternité... Chaque fois que l'homme fait abnégation de lui-même, la créature immortelle se relève en lui. Si notre être dépendait de la vie, qui braverait la souffrance où la mort pour secourir ou sauver un de

ses frères? Le dévouement est l'instinct de l'immortalité.

C'est une douce chose que le sommeil, qui nous repose de l'action sans nous faire cesser de vivre... C'est une divine chose que la mort, qui nous repose de la vie sans nous faire cesser d'être...

III

Deux de mes amis qui veulent le cadre de la réalité à leurs souvenirs demandent un *fac-simile* de ma nouvelle demeure. Ils ont bien fait de s'y prendre aujourd'hui.

Plus tard, mes larmes se seraient collées aux murs ; mes deuils y auraient deteint. Plus tard, je verrais ce qui m'entoure avec d'autres yeux ; je ne verrais qu'une plus grande tombe, ouverte peut-être à de plus grandes douleurs.

Mon cœur, souviens-toi d'hier, et fais chanter, s'il se peut, mes verrous et mes grilles... J'ai toujours craint la pitié... O mes amis! regardez-moi, pendant que ma plume court pour vous!

Ma cellule est carrée. Une *morte* y respire. Je viens de dire à ma garde d'aller, en droite ligne, de la porte à la fenêtre, et de compter ses pas. Elle en a fait douze. Ses pieds sont grands ; les miens, dans le même espace, s'y placeront deux fois. J'appelle cela être au large... et vous?

Les murs ont été passés à la chaux, mêlée d'une pincée de noir. C'est de la vérité locale.

Voici le mobilier :

A côté de la porte, une cheminée en tôle, dont le tuyau monte obliquement contre le mur, avec des airs de boa constrictor; c'est fort laid, mais c'est chaud.

En face de la cheminée, une étagère qui attend mes livres; sous l'étagère, une table à deux fins; près de la fenêtre, une commode, et, vis-à-vis la commode, mon lit caché sous une niche de percale liserée de gris.

Plus deux chaises et un fauteuil en chemise de toile.

Voilà tout; mais n'est-ce pas du luxe pour une pauvre femme qui a passé près de deux ans sans autre ameublement qu'une chaise?

J'allais oublier ce que j'ai de plus précieux, la sainte et petite chapelle de mes souvenirs.

Vers le milieu du lit, j'ai une statuette de la Vierge, adossée au mur sur une tablette recouverte d'un naperon blanc. De chaque côté sont suspendus les portraits cerclés en velours noir (l'or est prohibé), de mon père, de ma mère, de mon aïeul et de mon grand-père.

Devant moi, et au-dessus de la cheminée, j'ai fait placer le crucifix, qui était d'abord à mon chevet. Il faut que le re-

gard divin m'aide à porter ma croix... sous le crucifix, se croisent pieusement deux branches de cyprès, cueillies dans le cimetière de Villers-Hellon...

Le cimetière!... Villers-Hellon!... O mes amis! ne me demandez plus rien... J'achève avec des larmes ce que j'ai osé commencer par un sourire... On ne remonte pas longtemps les flots de la douleur...

IV

Je guéris lentement. L'âme se soumet, mais le cœur lutte encore. Vivre, n'est-ce

pas nourrir une infortune qui n'a d'autre halte possible que le tombeau?

J'ai regardé mon malheur en face. J'y trouve des devoirs, et j'y cherche en vain une espérance. Pourquoi, comment suis-je ici?... que la cupidité le dise...

C'est elle qui est venue me saisir au milieu de ma famille, où je ne l'attendais pas. Je ne me croyais pas assez riche pour être marchandée, et, quand je donnais ma vie, on prenait ma dot : on m'escomptait comme le zéro qui suit le chiffre qu'il centuple. Plus tard, c'est la cupidité, c'est elle qui m'a calomniée, dénoncée, livrée... elle qui a demandé à la justice le prix de mon sang... et maintenant qu'elle ne m'a plus laissé que des larmes, c'est

elle encore qui veut étouffer ma voix et condamner ma cause à l'oubli!...

Elle a, pour m'opprimer, la liberté, la fortune, un arrêt qui, en quelque sorte, légalise sa haine. En m'insultant, elle ose se dire l'écho de la justice, et moi, si je veux me défendre, elle me bâillonne et me crie : « Souffre et meurs!... voilà ton lot. »

Mon Dieu, c'est vous que j'implore. Parlez, parlez pour moi!

V

Pas un de mes verrous n'a glissé. Le petit coin d'horizon qui m'apparaît brumeux dans le cadre de ma fenêtre se découpe tristement sous le fer de mes grilles. Je reste clouée sur mon lit de douleur, enveloppée dans les perpétuelles ombres des gémonies de la loi... et cependant une douce pensée, une pensée de liberté, a redressé mon front, a fait battre mon cœur.

Je crois avoir dit qu'en arrivant ici, et au moment de me séparer de ma pauvre Clémentine pour me laisser enfermer seule, seule pour toujours, dans ma nou-

velle prison, une jeune sœur, douce, gracieuse, un peu craintive, m'avait serré la main et m'avait regardée en pleurant.

Je l'aimais pour cette pieuse larme qu'elle m'avait donnée. Elle m'aimait pour toutes les angoisses qu'elle me voyait souffrir. Chargée du service de l'infirmerie, elle m'apportait mes potions pour la nuit; mais, d'après la règle, elle ne venait jamais seule, et, tandis que sa compagne s'asseyait gravement sur mon unique chaise, elle s'agenouillait près de mon lit, me faisait baiser la croix de son chapelet, gonflait mon oreiller, relevait ma couverture, me parlait un peu de tout, sans oser rien me dire de la douce affection que je voyais sourire dans ses yeux : c'était l'ange des consolations que

Dieu m'envoyait à l'heure des abattements.

Un jour, je la vis entrer d'un air mystérieux dans ma cellule; une jeune novice, qui m'était inconnue, l'accompagnait.

— C'est ma sœur, me dit-elle. Nous serons deux maintenant à prier pour madame.

— Et moi, lui dis-je, j'aurai à vous aimer deux fois.

La sœur me regarda sans me répondre, mais avec une charmante expression d'amitié. La petite novice avança la tête sur l'épaule de sa sœur, fit deux pas vers mon

lit, recula intimidée ; puis, cédant à une émotion irréfléchie, elle se jeta à mon cou. J'en fus attendrie.

— Et la règle? et les statuts? s'écria la sœur en allant, tout effrayée, fermer la porte.

— La règle? je l'ai oubliée, dit la jeune novice en me tenant enfermée sous les ailes d'étamine bleue de sa guimpe ; mais je me souviens que l'Évangile nous ordonne d'aimer le prochain comme nous-mêmes. Or, moi, j'aime madame ; oui, je l'aime, et j'ose le dire, tandis que vous, ma révérende sœur, qui l'aimez aussi, vous vous feriez un scrupule de l'avouer.

La petite altercation entre les deux religieuses dura quelque temps. La sœur aî-

née se lamentait, en pensant que la cadette, n'ayant pas encore renoncé à sa jeunesse, s'en allait riant, pleurant et pensant tout haut, sans souci de la règle et sans peur des statuts.

A partir de ce moment, elles se firent l'une et l'autre un grand mystère de l'affection qu'elles me portaient. L'aînée n'arrivait jamais que sur la pointe des pieds, le regard effaré, le doigt sur les lèvres, se donnant toutes les peines imaginables pour allier sa conscience avec son cœur, la règle avec la sympathie. La cadette franchissait l'escalier comme un oiseau, me souriait en ouvrant la porte, pleurait avec moi si je pleurais, souffrait avec moi si je souffrais, s'emparait de mon petit miroir pour y surprendre les plis de son

voile, et cherchait surtout mon cœur pour y faire parler doucement le sien.

La pauvre fille pesait à peine ses quinze ans ; ses chagrins n'étaient guère que des souvenirs d'enfant gâté. Elle avait quitté sa mère et sa poupée pour rejoindre au couvent sa grande sœur. Le voile lui avait paru charmant, le petit air important qu'il fallait prendre avec le bonnet et la guimpe l'avait enchantée.

Pendant les premiers jours de son noviciat, elle aurait voulu que les prières fussent toujours plus longues, que les jeûnes ne finissent jamais. Elle aurait voulu subir à elle seule tous les supplices qu'elle admirait dans le martyrologe. Elle enviait les tortures ; elle ne rêvait que palmes vertes, arènes, lions et bourreaux.

Mais l'obéissance, cette dure abdication de la volonté, lui coûtait toujours, et, sous ses habits de nonne, elle restait encore, sans s'en douter peut-être, jeune fille de tête, de cœur, et de petits défauts mignons : c'était là le souffle du regret qui éteignait peu à peu les feux follets de l'imagination.

La vocation religieuse ne s'improvise pas : c'est la greffe de l'ange sur l'homme... et la greffe meurt si la tige qui la porte n'a déjà ses racines au ciel ; hors de cette condition, cacher une tête espiègle sous le voile, ensevelir ses quinze ans sous la bure, c'est donner de fausses rides à la jeunesse et de fausses vertus à la folie : c'est souffler sur le soleil pour l'éteindre.

Quelquefois, aux heures de récréation, la petite sœur s'échappait du milieu de ses compagnes pour venir partager ma solitude, et souvent mes ennuis. A peine déshabituée de cette douce vie du foyer, qui a pour ange gardien une aïeule ou une mère, elle aimait mieux venir pleurer avec moi, qui l'aimais, que de s'égayer tristement avec des religieuses qui perdent, par leur vœu, le droit de se choisir une amie.

Touché de sa candide affection, je la lui rendais de tout mon cœur. Je lui réservais toujours sa part des bonbons et des fleurs que de chères sympathies envoyaient sous mes verrous. Je lui disais combien sa mission de miséricorde était belle si elle savait la comprendre, mais que, pour la remplir dignement, il fallait l'aimer.

Lorsque, appuyant ses deux coudes sur mon lit, elle voulait se faire raconter des histoires d'un monde qu'elle ne devait pas connaître, je m'appliquais à détruire les éblouissantes féeries de ses rêves; j'essayais doucement de lui faire pressentir les amertumes et les ennuis de cette vie agitée, dont elle voyait les horizons trompeurs à travers les prismes enchantés de l'impossible et de l'inconnu.

Mais, mon sermon fini, elle recommençait son antienne de plus belle; insouciante et légère comme on l'est à quinze ans, elle se riait des froides paroles de la raison. Elle croyait se souvenir que toute voix libre chantait, que toute saison sur terre portait ses fleurs ou ses fruits. Elle me disait que les épines n'étaient que la tige des roses, et que les croix poussaient aussi

bien à l'ombre des couvents qu'au soleil des vallées... Je la plaignais : c'était une enfant.

VI

Hier matin, la petite sœur est entrée chez moi plus soucieuse que de coutume, et, sans jeter son coup d'œil au miroir, sans me voler une violette, sans répondre au baiser que je lui envoyais, elle s'est laissée tomber dans mes bras : je me suis aperçue qu'elle pleurait.

— Qu'avez-vous, enfant? lui ai-je dit en

lui serrant la main ; qu'est-il donc arrivé de fâcheux?

— Je m'ennuie à la mort.

— A la mort? Allons, que je vous fasse honte! Si je vis, moi, pauvre désespérée, ne pouvez-vous faire bon ménage avec votre ennui? votre tête a mal aux nerfs ; que serait-ce donc si votre cœur seignait comme le mien?

La jeune novice leva ses grands yeux vers moi, et me dit avec une vivacité étonnante :

— Je le savais bien que le malheur vous tuait! Eh bien! continua-t-elle en ouvrant les rideaux de ma fenêtre, eh bien! ma-

dame, voyez comme le soleil est beau, comme le ciel est bleu!

Je tournai mes regards vers la fenêtre. La journée était magnifique. Mille gouttelettes de rosées ruisselaient sur les carreaux, diamantées par l'éclat de la lumière et bleuies par l'azur foncé du firmament.

— Eh bien! reprit la sœur, est-ce beau, cela?

Je ne répondis pas, mais elle s'aperçut qu'une larme roulait sur ma joue, et alors elle s'écria en frappant des mains :

— Cela vous fait mal? tant mieux! vous vous laisserez tenter.

— Tenter? comment? pourquoi? Je ne vous comprends pas.

— Voulez-vous être libre? me dit la sœur d'un ton décidé.

— Quelle question?

— Eh bien! partons.

Je restai stupéfaite.

— Partons, vous dis-je. J'ai la double clef de votre porte; j'ai une robe que ma sœur m'a donnée à raccommoder; j'aurai facilement un voile et une guimpe. C'est demain mon tour de sortie pour aller à la messe de six heures, à l'hôpital; je ferai la malade. Puis, une ou deux minutes après le départ des autres sœurs, et quand

tout notre monde sera occupé au lever des femmes, nous nous glisserons dans le parloir des gardiens. Je dirai, tout en courant, que nous allons rejoindre nos sœurs, Ils les auront vues passer; ils ne s'en étonneront pas. Une fois dehors, nous irons nous réfugier chez quelqu'un de vos amis. Nous trouverons le moyen de gagner le port de Cette... Cette! entendez-vous? Cette! C'est-à-dire la liberté, la mer, la vie!!... Embrassez-moi, madame, soyons sœurs de cœur dès ce soir, puisque nous serons sœurs d'habit dès demain...

Tout cela était dit avec une telle volubilité et une telle confiance dans le succès, que je fus quelques moments sans reprendre conscience de moi-même.

Pendant ce temps, la folle et chère pe-

tite novice tirait de ses grandes poches des voiles, des guimpes, qu'elle m'essayait presque malgré moi, en s'extasiant sur ma bonne grâce à porter des habits qui me rendaient méconnaissable, et servaient merveilleusement ses projets.

— Ma pauvre enfant, lui dis-je en rassemblant mes forçes pour soulever le poids de mon émotion, je vous aime de penser ainsi à moi; mais... la chose est impossible.

— Impossible? non. Si ce n'est pas assez de l'affirmer, je vous le jure. Écoutez : les gardiens ne vous connaissent pas; dans cette saison il est encore nuit à six heures. Un seul surveillant garde la petite porte. Quand il nous ouvre, il est à moitié endormi, habitué qu'il est à nous voir

sortir chaque matin pour la messe. Il n'y a que l'imprévu qui met la prudence sur ses gardes... Croyez-moi, ajouta l'enfant en me prenant la main et la couvrant de baisers, je suis sûre du succès. Je sais ce que vous souffrez. J'ai surpris vos larmes tout à l'heure, quand vous avez jeté les yeux à la fenêtre. Votre mal, c'est la prison qui le cause. Votre fièvre, c'est le regret qui l'allume... Ne résistez donc plus. Allez, mes précautions sont bien prises... Ah! quel bonheur, ma chère dame! je pourrai rire alors quand l'envie m'en prendra; je pourrai parler haut, prier bas, causer un peu de tout, penser à tout, tout espérer... Je vivrai enfin; mais n'allez pas croire que je cesse pour cela d'être une honnête fille et une bonne chrétienne. Seulement, je veux faire le bien en famille, au grand jour, au grand air, bien

entendu selon les commandements de Dieu, mais un peu aussi selon ma tête et selon mon cœur.

Ce long discours de la jeune sœur m'avait permis de réfléchir. Je l'attirai doucement près de moi, et je gardai le silence.

— Qu'avez-vous? madame, me dit-elle en me voyant pleurer. N'allons-nous pas partir? ou fais-je couler des larmes de joie de ces yeux qui en ont tant versé de douleur?

— Je pleure, petite sœur, parce que nous ne partons pas, parce que nous ne devons pas partir... Soyez calme, et à votre tour écoutez-moi : je ne pourrais vous conduire à votre mère, puisqu'il me fau-

drait passer à l'étranger? Je pourrais encore moins vous abandonner?...

— M'abandonner! que voulez-vous dire? reprit la sœur en m'interrompant vivement; mais j'entends vous suivre partout.

— Hélas! je suis encore plus pauvre que vous, qui ne possédez rien. Comment pourrons-nous vivre loin de la France?...

— Ne vous inquiétez pas. Je suis jeune, je suis forte, je travaillerai pour deux...

En disant ces mots, l'enfant semblait implorer comme une grâce la permission de se dévouer pour moi.

— Et votre mère? lui dis-je en l'embrassant avec effusion.

— Ma mère? oh! si elle vous connaissait!

— Mais elle ne me connaît pas. Elle dirait que je vous ai entraînée, que je vous ai fait perdre le goût de la vie religieuse, que je vous ai sacrifiée pour me sauver. Ce que dirait votre mère, le monde le penserait, et, cette fois, l'arrêt du monde m'atteindrait justement, car je l'aurais mérité.

— J'écrirai la vérité à ma mère.

— Cette vérité empêcherait-elle que je n'eusse eu la faiblesse de vous écouter? Ne suis-je pas votre aînée? Ne vous dois-je

pas protection et conseil? N'insistez donc pas. Je n'aurai pas la lâcheté d'accepter un dévouement qui serait pour vous un remords. Je ne possède au monde que ma conscience. Entre elle et la liberté, mon choix est fait. Ne me pressez donc pas davantage. Vous me feriez beaucoup souffrir, et je ne céderais pas.

La sœur se tut, mais elle sanglotait... Je pleurais aussi. Tout à coup elle s'écria :

— Eh bien ! oui, vous avez raison... Je vous ferai sortir, et tout aussitôt je rentrerai au couvent.... Ainsi vous serez sauvée sans qu'il m'en coûte un regret...

— Mais vous ne savez donc pas que la loi a des peines terribles pour les complices d'une évasion?

— La loi? le bel obstacle! Que peut-on faire? me mettre en prison? J'y suis... Me condamner? Les honnêtes gens diront que ma conduite a été d'une fille de cœur. Les juges verbaliseront? Je dirai aux juges que je vous aimais parce que vous étiez bonne, et que je vous ai fait sortir de prison parce que vous ne méritiez pas d'y entrer. Les religieuses? En restant dans leur maison, elles ne m'en voudront plus. Vous le voyez, madame, rien ne doit nous arrêter. Voilà qui est conclu... Maintenant, séparons-nous bien vite pour ne pas éveiller les soupçons. Lundi vous serez libre, je vous le jure.

— Mais je suis si faible, qu'il m'est impossible de marcher.

— Bah! le cœur vous portera.

— Et s'il me trahissait!

— Eh bien! pour en finir, je vous donne un mois. D'ici à la mi-janvier, vous pouvez être sur pied. Adieu, ma chère dame. Je me sauve. Regardez quelquefois le soleil, et vous serez impatiente d'aller à lui.

Restée seule, je suis tombée dans un profond recueillement.

Que décider?

Je ne suis pas prisonnière sur parole... Je ne traîne pas au bout de ma chaîne le boulet du remords... Je suis orpheline... Je ne dépends d'aucune volonté... Je ne relève que de ma conscience...

Que décider?

VII

Quelques jours se sont passés dans ces mortelles angoisses de l'indécision et de la lutte. Déjà, au Glandier, j'avais pu fuir et je ne l'avais pas voulu. J'avais foi en mon innocence; je ne croyais pas que la calomnie pût donner au mensonge le caractère et la puissance de la vérité. J'ignorais que la science pût verbaliser le doute et criminaliser l'apparence. Il me suffisait de me sentir sans reproche pour être sans peur.

Hélas! je me trompais. On n'acquiert l'expérience qu'en souffrant ses leçons. Je

n'en avais pas souffert alors. Aujourd'hui je n'ai malheureusement que trop appris.

Mais si je me suis désolée souvent de la confiance aveugle qui m'a jetée où je suis, je n'ai pas du moins à en rougir. A Tulle, après le rejet de mon pourvoi, on me proposait encore de tenter une évasion ; on m'en offrait les moyens. Ils étaient sûrs. Cette fois, je ne comptais plus sur mon droit. Mais je le voulais toujours pur, et je gardai mes fers en bénissant les mains qui les auraient fait tomber.

Si les pierres de mon cachot sont lourdes, plus lourdes sont les calomnies qui ont dicté l'arrêt que je subis. Libre, retrouverais-je l'honneur en retrouvant la vie? Non. L'honneur pour moi, c'est ma

constance à souffrir. Il faut que chaque heure de mon martyre plaide pour mes heures passées. Dieu recueillera mes larmes. Les hommes eux-mêmes me tiendront compte de ma jeunesse perdue sans une plainte, de mes douleurs endurées sans un murmure. Les jours qui s'amoncellent sur les jours pour m'amener mourante au faîte des opprobres, ces jours, religieusement employés, m'attireront les sympathies qu'on accorde aux victimes. J'acquerrai ce qui me manque. Je cultiverai ce que je possède. Je demanderai des forces pour mon âme au recueillement et à la prière. J'en demanderai pour l'esprit à la méditation et à l'étude. L'amitié fera vivre mon cœur. Ma conscience fera taire mon désespoir. Rien ne peut effacer, je le sais, la sentence qui me frappe; mais dois-je me laisser oublier? Ne serait-ce pas

livrer à l'infamie un nom, hélas! que l'on n'oublierait pas?... Ce n'est pas moi qui ai demandé la publicité. Je l'ai subie. Si je n'ai pu parer les coups de cette nouvelle lance d'Achille, j'en userai à mon tour, et ma plume se retrempera dans mes fers... Beau soleil, qui me souriez de loin, voilez-vous sous le nuage qui passe! Folles espérances, regrets amers, désirs superflus, dormez ou mourez dans mon sein!

. . . .
. . . .
. . . .

La sœur novice est revenue... Elle me presse... Tout est prêt, me dit-elle... Mon Dieu, soutenez-moi...

Fuir, c'est reculer devant la justice des hommes!... Rester, c'est m'avancer vers

la justice de Dieu... cela est vrai... je le sens... mais quels combats! Jamais la liberté ne m'était apparue si belle, jamais la vie plus splendide... Je perds ma jeunesse si je reste... Je perds l'honneur si je m'enfuis.... l'honneur!.... Mon père n'hésitait pas, lui, quand, aux champs de Waterloo, il refusait de se rendre pour tomber mourant au milieu de ses frères morts!!... Que l'exemple du père soit le devoir de l'enfant!!... Je resterai.

. . . .

. . . .

Je viens de supplier la sœur de ne plus me parler d'évasion.

VIII

Je plains l'homme qui n'a jamais goûté le bonheur amer du sacrifice. Je plains l'homme qui n'a jamais senti la dualité de son être, et dont l'âme, enfouie dans la matière, ne vit plus que de la vie commune, ne vibre plus qu'au contact des sensations humaines, sans qu'il proteste jamais contre une assimilation aussi absolue de son immortelle essence à sa nature mortelle.

Nous sommes *deux* cependant : plus

loin que le cœur, plus haut que la conscience, il y a comme un écho magique, mystérieux, qui se plaint à l'heure même de nos plus folles joies, de nos plus doux enivrements, mais qui résonne, aussi suave qu'un chant céleste, pendant les plus terribles orages de la vie, pendant les plus douloureuses luttes du cœur.

J'étais bien triste hier, quand je rejetais les offres de la sœur ***, quand j'abdiquais ma liberté. Oserai-je le dire? J'ai pleuré mon courage... je l'ai maudit... Mais, au moment même où le désespoir gonflait mes veines, où le regret grondait dans mon cœur, en ce moment j'ai entendu l'écho lointain qui chantait... et tout à coup je me suis retrouvée forte et calme. J'étais *libre*, j'étais *deux!*...

A chaque devoir est attaché un droit. Ce que la terre nous refuse, le ciel nous le donne... Hélas! j'ai trop à pleurer pour pleurer le monde. Pas une de mes larmes ne s'égarera jusqu'à lui... Le monde!! on n'y est jamais seul, et rarement on y est *deux!*....

IX

La semaine dernière, deux messieurs en voyage, s'arrêtant pour un jour à Montpellier, sont venus passer une heure à la maison centrale. Ils ont demandé à me voir. C'étaient des hommes de mérite, et en même temps des hommes du monde, des hommes charmants, quittant chaque soir la science pour aller briller dans les salons, ayant tour à tour de l'esprit en surface, et de l'esprit en profondeur.

J'étais bien souffrante cependant, je craignais de les blesser par un refus, et je

me résignai à me rapprocher de la société en les laissant approcher de mon malheur... Ah! je ne savais plus combien pouvait être douloureuse et cruelle une conversation qui ne roulerait que sur des mots ne disant rien au cœur.

J'étais couchée quand on les annonça. Au premier regard, je les reconnus. Je dissimulai cette impression. Après des saluts poliments échangés, l'un d'entre eux prit la parole. C'était celui dont la réputation d'esprit est le mieux établie dans le monde.

— Madame, me dit-il, j'ai eu le *plaisir* de vous voir en société, une fois entre autres à une magnifique soirée chez madame***. Vous l'avez peut-être oublié?

